

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

074
A 345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

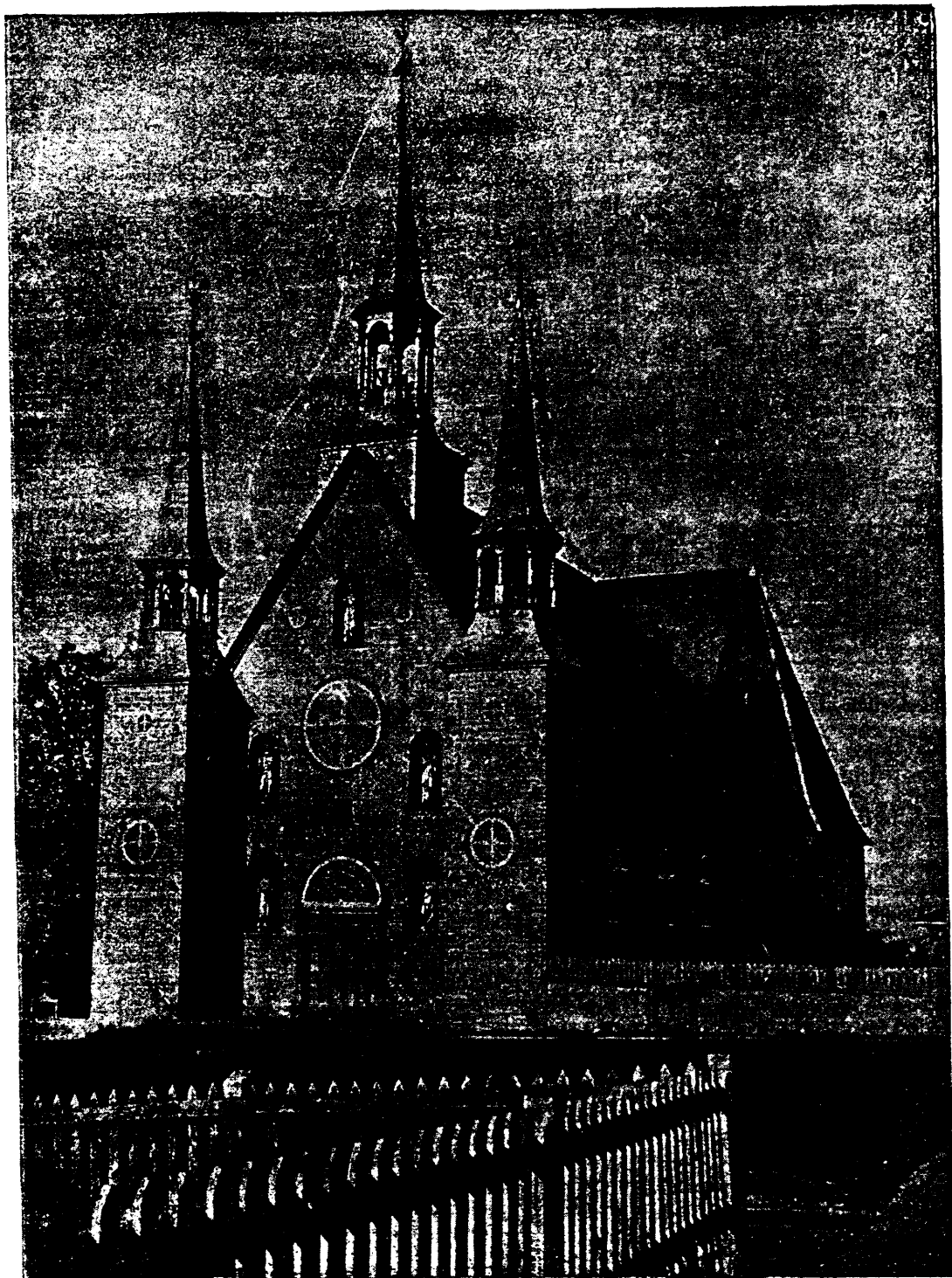
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 351.—SAMEDI, 24 JANVIER 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



A TRAVERS LE CANADA.—EGLISE DE SAINTE-FAMILLE (ISLE D'ORLÉANS)

Photo G. Belleau, Québec.—Photogravure Armstrong

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 JANVIER 1890

SOMMAIRE

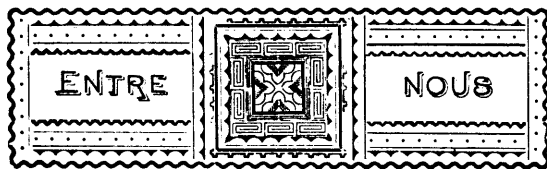
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—A l'étranger, par L. du Lary.—Avis au public.—Faits divers.—Petit courrier.—Poésie : Les jouets de Noël, par J. B. Caouette.—Les deux anges (avec illustrations), par Ernest Delloye.—Bibliographie, par Edouard S.—Poésie : A Mlle Suzanne L..., par Léon de la Morinerie.—Trouvée, par Hermance.—En vacance : Récit d'Alsace, par J. B. Chatrian.—L'hiver au Canada, par C. A. Marsan.—Nos gravures, par J. S. E.—L'exilé.—Nos primes : Listes des réclamants.—Faits scientifiques, par Oct. Cuisset.—Je n'aime pas la danse, par Athanaïe Franceur.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Fleur de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Eglise de la paroisse Ste-Famille (Ile d'Orléans).—La révolte des Sauvages aux Etats-Unis : La danse des Esprits par les Sioux.—Beaux Arts : Symphonie (Orphelins).

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	6
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



OUS savez si je suis peu monarchiste et vous ne sauriez croire combien je me félicite tous les jours d'être venu au monde avec mes idées.

Vous m'objecterez peut-être que puisque c'est de naissance — comme les éperons de l'amiral suisse — je n'ai pas grand mérite,

mais il n'en est pas moins vrai que l'on éprouve une certaine jouissance à voir tant de monde changer d'opinion pour se rallier à la nôtre et de constater, qu'en fin de compte, on est du bon côté.

Ce sont les dépêches d'Europe qui me font faire cette réflexion.

Le tribunal de Leipzig, nous dit le télégraphe, vient de décider que quiconque refuse de boire à la santé de l'empereur d'Allemagne est coupable du crime de lèse-majesté !

Sous l'empire romain, les Césars étaient dieux, et leur divinité était un dogme politique. Ils avaient besoin du crime de lèse-majesté pour remplir le trésor vide et défrayer leurs prodigalités insensées, car la condamnation pour ce crime comportait, comme toute condamnation capitale, la confiscation des biens du condamné.

Le crime de lèse-majesté, dit un écrivain, n'était défini par aucune loi. On incriminait tout, un mot souligné par la façon de l'accentuer, un sourire et même le silence.

N'est ce pas la manière de voir des juges de Leipzig qui interprètent le silence et l'inertie d'un

convive qui ne boit pas à la santé de l'empereur comme un crime ?

En vérité, on se croirait revenu aux plus beaux siècles de la tyrannie et de la barbarie en lisant cette dépêche qui nous apprend que de ne pas boire à la santé d'un mauvais fils, comme l'est Guillaume II, est commettre une action passible de la mort ou tout au moins du baigne !

* * Les mêmes journaux d'Europe nous renseignent aussi sur les aventures du jeune duc d'Orléans qui a été si royalement fêté à Montréal, à Québec et à Trois-Rivières.

Ce jeune homme devait se marier avec sa cousine germaine, fille du duc de Chartres, quand il lui passa par la tête, après boire, de se payer la petite équipée qui lui valut deux ans de prison. Prison dont on le dispensa en grande partie, puisqu'au bout de trois mois de détention agrémentée de champagne et de perdreaux truffés. On le reconduisit à la frontière en lui conseillant de ne plus recommencer.

Pendant qu'il était sur la paille humide des cahots, c'est dans un bon lit placé dans un grand salon, sa fiancée alla le voir pour le consoler et lui exprimer tout son amour de jeune fille tendre et naïve. Le jeune prince se laissa faire et tout alla pour le mieux pendant qu'il fut détenu.

Malheureusement la fidélité en amour n'est pas une vertu de prince, et à peine fût-il mis à la porte du beau pays de France, que le vieil homme reparut. Il se mit à s'amuser avec qui, Dieu le sait et les journalistes aussi, mais le pis, dans cette affaire, c'est que la jeune princesse l'apprit à son tour, et qu'elle déclara ne vouloir pas prendre place dans un cœur qui ressemblait à une hôtellerie. Elle refusa net de se marier avec le dit cousin.

Ce fut un grand scandale en haut lieu.

Le dit prince, repoussé par sa cousine, sentit alors bouillonner dans ses veines l'ardeur guerrière qui lui avait déjà valu de si grands mécomptes et demanda au Czar la permission de s'enrôler dans l'armée russe.

L'Empereur de Russie qui tient beaucoup à l'amitié de la France et fort peu à celle des conspirateurs, lui répondit avec beaucoup d'énergie, mais plus de froideur encore, qu'il désirait rester en bons termes avec le gouvernement français et qu'il considérerait comme une insulte inutile faite à la France l'acceptation des services du jeune bohème royal.

Être chassé de France, refusé par sa fiancée, repoussé en Russie, et s'appeler le duc d'Orléans !

Il est vrai que ses amis soutiennent que la France a eu tort, que la jeune princesse n'a pas eu raison et que l'Empereur de Russie a mal compris ses intérêts.

* * Et à l'appui de mes opinions, je crois ne pas mieux faire que de reproduire l'admirable lettre de Mgr Fuget qui est tout un enseignement.

Cette lettre est adressée au célèbre cardinal de Lavignerie :

Eminence révérendissime,

" Il y a quelques jours, j'avais l'honneur d'entretenir le secrétaire d'Etat de Sa Sainteté des avantages qui résulteraient pour le clergé d'une acceptation loyale du gouvernement de la République ; je lui disais qu'on devrait écrire en lettres d'or, dans tous les presbytères de la France, le conseil que vous aviez donné à vos prêtres, dans une de vos dernières lettres pastorales, de conseiller autour d'eux aux catholiques la soumission aux institutions que le pays s'est données. Son Eminence me demanda en quelle lettre vous aviez parlé ainsi, et me le demanda avec un sourire que je compris, le lendemain, en lisant les dépêches annonçant votre toast d'Alger.

" Hier, le Souverain Pontife a daigné me recevoir avec cette bienveillance particulière qu'il se plaît à témoigner aux évêques. Dans le cours de la conversation, il m'a dit : " Vous devez être content du toast du cardinal Lavignerie." Je lui ai répondu : " Très Saint-Père, le cardinal a rendu à l'Eglise des services signalés ; je ne crois pas

qu'il lui en ait rendu de plus considérables que celui qui résultera de ces paroles. Les conséquences de cette déclaration ne seront peut-être pas immédiates, mais dans quelque temps on reconnaîtra que le cardinal, qui, dans les batailles du bien contre le mal a les vues soudaines du génie, a frappé un coup des plus heureux."

" Et je me suis permis d'insister sur la nécessité où nous sommes, dans l'intérêt supérieur de l'Eglise, de nous dégager des partis monarchiques, impuissants à rien conserver, à rien fonder, même lorsqu'ils oublient les lois de la conscience jusqu'à s'abaisser à ramasser les armes deshonnêtes de la corruption et de la conspiration.

" C'est vous dire, Eminence révérendissime, que j'adhère complètement à votre toast. Je le fais avec d'autant plus d'assurance que le grand Pape qui gouverne l'Eglise semble vous avoir initié à tous les conseils de sa profonde politique, et que les accents de votre voix sont toujours inspirés par le patriotisme le plus pur et le plus pur amour de la religion."

" Sans doute, les intransigeants de droite et de gauche se récrient déjà, ceux-ci par peur de voir l'apaisement religieux leur enlever leur plate forme électorale, la guerre aux cléricalismes, ceux-là par dépit de voir leur échapper le seul moyen d'influence qui leur restait, ou par un point d'honneur qui les attache à un drapeau vaincu dans les plis duquel ils veulent s'ensevelir."

" Lorsque le pieux et savant supérieur de Saint-Sulpice, M. Emery, conseilla au clergé français de se conformer au décret de 1796 qui exigeait une déclaration de soumission aux lois, tous ne l'approuvèrent pas. Il écrivait à M. Romeuf, chanoine de Saint-Flour :

" Il semble aujourd'hui que toutes les têtes soient renversées. On a peine à trouver un homme sage ; on outre tout, on exagère tout ; l'imagination frappée voit tout en noir. On croit être plus catholique à proportion que l'on ferme les yeux à la lumière et que l'on rejette tous les conseils de la prudence. Ce n'est pas seulement à Saint-Flour, c'est en beaucoup d'autres lieux qu'on se refuse à faire la déclaration de soumission. Elle n'a souffert aucune difficulté. P. S."

" Je ne sais aujourd'hui Saint-Flour n'est pas à Paris, mais je sais que Votre Eminence pourrait dire aux gens de Saint-Flour, avec M. Emery encore, écrivant à l'abbé de Villele :

" Le parti qu'on a pris d'improver la déclaration de soumission est un parti dans lequel je crains bien qu'il soit entré un peu d'aristocratie, et d'une aristocratie très mal entendue. Oh ! si on avait toujours sous les yeux cette sentence de N. S. : *Querite primum regnum Dei et justitiam ejus, et haec omnia adjucientur vobis !* si on était uniquement, ou du moins principalement occupé des affaires de Dieu, Dieu se serait chargé de faire les nôtres. On a voulu... Mais je me tais. Vous frémiriez si vous étiez témoin jusqu'à quel point est funeste à la religion la prévention de quelques personnes dominées par des vus de contre révolution très mal entendues, et pour qui la religion, au lieu d'être fin, n'est que moyen "

" Le bien suprême de la religion demande, de nos jours, que nous nous placions au dessus de ces préventions funestes. Suivant le noble exemple que vous donnez dans l'épiscopat depuis plus de trente ans, trente ans de travaux prodigieux et d'éclatants succès, nous ne lierons pas la cause de la religion à celle des partis qui combattent le gouvernement établi, alliance néfaste qui stérilise notre ministère au milieu des masses en nous rendant souverainement impopulaires. Nous laisserons enterrer les morts. Homme de la vie éternelle, pourquoi resterions-nous ensevelis sous les ruines de la vieille Europe qui croule de toutes parts ? Nous devons animer du souffle divin que nous portons le monde nouveau qui a surgi avec ce siècle, qui a grandi et qui triomphe. Nous n'avons pas le droit d'attacher la barque de l'Eglise à un rivage que les flots abandonnent. Il faut, pour le salut du monde, qu'elle suive le fleuve dans les terres neuves où il trace son cours, afin d'y jeter, avec la semence des principes chrétiens, celle de la vraie justice et de la vraie liberté.

" C'est ainsi, Eminence révérendissime, que nous travaillerons avec vous, uniquement occupés des

affaires de Dieu, persuadés que Dieu se chargera de faire les nôtres.

“ Je baise avec respect votre pourpre sacrée, et me dit de Votre Eminence le très humble et très dévoué serviteur.

“ Signé : † FRÉDÉRIC FUZET,
“ Evêque de Saint-Denis de la Réunion.”

Monarchistes, réfléchissez et revenez tous à de meilleurs sentiments.

Plus de conspirations, plus de rêves de trônes et de privilèges. Tout pour la France !

* * Je viens de voir une photographie de notre vénéré et regretté curé Labella ; elle a été prise par M. Jolliot—qui était un des Français présents à Saint Jérôme en 1885 ; un photographe, un savant millionnaire—et certes, c'est la meilleure que j'ai vue de notre vieil ami

On demandait dernièrement, de Saint-Jérôme, un portrait pouvant servir de modèle à la statue que l'on se propose de faire faire en l'honneur du *Roi du Nord* ; c'est celle-là, pose, attitude, énergie, intelligence, vie, tout est là.

Cette photographie a été envoyée à l'honorable M. Mercier.

Le curé est debout, de profil, en pleine lumière, la main gauche posée sur son vieux bréviaire—vous le connaissez ce pauvre livre, usé, abîmé, jauni, recouvert de son vieux mérinos noir—la tête haute, la bouche souriante, semblant contempler son œuvre au-dessus des hautes futaies et des collines des Laurentides, content, heureux... notre curé, enfin, plein de vie et de santé, avec ses traits pleins de force et de finesse.

Au dos, un carré de papier : *Figure napoléonienne, me dit on, mais je n'en crois rien.*—A. B.

Ah ! monseigneur, que vous avez raison et que vous avez tort.

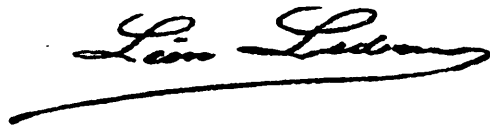
Le type napoléonien ? certes oui, vous l'avez, plein de nerf et d'énergie, le front, le nez, le menton, mais... du napoléonien, ennemi du sang, de la tyrannie et du mal. Un type napoléonien qui ne rêve ni batailles, ni combats, mais seulement la conquête de la forêt, le triomphe du travail, l'apothéose d'un peuple.

Monseigneur, vous avez été le Napoléon de la colonisation !

* * Encore une royauté tombée.

Dempsey, un des rois du coup-de-poing, a été battu et archibattu par un autre boxeur, dont j'oublie le nom.

Ces deux individus ne s'en voulaient pas le moins du monde, mais c'est leur manière de gagner leur vie que de se donner des coups.



A L'ÉTRANGER

Quand un roi disparaît, les anecdotes peuvent sur son compte. Le roi de Hollande, qui vient de mourir, ne sera pas privé de ce cortège habituel de ceux dont les moindres actes occupent l'attention publique.

On raconte qu'un jour Guillaume descendit à ses cuisines, au moment où tout le personnel du château de Loo était à table. Ses gens se traitaient bien, trop bien même, au gré de Sa Majesté, qui, prise de colère, après un formidable juron qui fit tressaillir tout le monde :

— Vous mangez mieux que moi.

Le verbe “manger” rend bien imparfaitement l'expression royale, qui indiquait la manière de manger des porcs ; le mot nous manque en français, mais on pourrait dire “grouiner,” et je recommande cette expression aux décadents.

A la suite de cette fâcheuse visite, par ordre du roi, pendant six semaines ses gens furent nourris de choux-raves et de pommes de terre.

Le wagon qui a transporté la dépouille mor-

telle du roi, de Loo à La Haye, était prêt, paraît-il, depuis plus d'une année. Touchante prévoyance qui aurait certainement ému le cœur du monarque s'il eut connu ce détail.

* *

Buffalo Bill, une autre personnalité qui avait aussi disparu, fait de nouveau parler de lui.

Buffalo vient donc de reparaitre sur la scène : le gouvernement des Etats-Unis l'a choisi pour pacifier les Peaux-Rouges. Un esprit superficiel pourrait croire que cet habile Barnum va charmer ces sauvages par quelques représentations bien organisées. Il n'en est rien : c'est sur la bravoure du colonel Gody qu'on compte, et la seule manière en usage de pacifier les Peaux-Rouges est de les exterminer.

Pourquoi ces rigueurs du gouvernement de Washington ?

C'est parce qu'en ce moment les Peaux-Rouges célèbrent par la danse des fantômes la venue du Grand-Esprit.—Vous vous demandez en quoi cela peut bien gêner les visages pâles de savoir que leurs sauvages voisins s'amuse à danser—Il est évident que vous ou moi danserions le pas des fantômes, que j'ignore du reste pour ma part, en plein Congrès des Etats-Unis, qu'on nous mettrait vraisemblablement à la porte, mais que personne n'en prendrait ombrage. Mais quand il s'agit des Peaux-Rouges c'est bien différent, car cette danse est un signal de guerre. Le pays est en ébullition.

Pourquoi avoir fait choix de Buffalo Bill pour calmer cette effervescence ? Sans doute parce que ses gens, habitués à entendre dans les cirques une musique barbare, ne reculeront pas devant celle des sauvages.

Les adversaires du colonel Cody ont des noms charmants : le Taureau Assis (Sitting Bull, dont nous avons publié le portrait la semaine dernière), l'Ours des Roches et la Chemise Rouge. Ce dernier, pourtant, a un parfum belleillois qui l'eût fait rejeter par Gustave Aymard, comme dépourvu de couleur locale.

Ces Américains ne cesseront de traquer les Peaux-Rouges que lorsqu'ils entendront le dernier soupir du dernier de ces malheureux.

Je sais bien que ces sauvages ont des procédés que la civilisation réprouve : ils scalpent les gens et mangent avec leurs doigts, et au lieu de se vêtir décemment d'un complet à carreaux, ils ne se couvrent que de dessins aussi décoratifs que peu artistiques.

Mais je sais aussi que les civilisés qui les exterminent ont des procédés que la morale réprouve, et, sauvages contre sauvages, je fais des vœux, hélas, inutiles, pour les Peaux-Rouges.

* *

L'extermination fait partie des mœurs américaines. Le mépris de la vie de ses semblables est poussé aux Etats-Unis à ses dernières limites.

Un nommé Martinez est accusé par exemple de tentative d'assassinat, sur la personne du docteur Flores, et comparait devant le tribunal de Revas, dans le Nicaragua. “ Je sais que je serai condamné, dit-il, mais auparavant je réglerai cette affaire.” Et, s'armant d'un revolver, il abat le Dr Flores, sans doute pour bien prouver qu'il n'a jamais eu l'intention de lui faire du mal, puis un de ses voisins qui s'interposait, enfin un des témoins et, sans qu'on songe à l'arrêter au milieu de la confusion, il gagne la rue où l'attendaient ses frères. Sans une délation, jamais on ne l'aurait retrouvé.

Voilà un drame qui ferait sensation au Palais de Justice.

On a beau dire que les rues de Montréal sont tout ce qu'il y a de moins sûr, le soir...

Mais tout cela compte peu dans un monde où la population se multiplie avec une si grande rapidité.

Il y a cinquante ans, New-York n'avait que 312 mille habitants. Elle en compte aujourd'hui un million sept cent mille.

Et pourtant, les Etats-Unis s'aperçoivent déjà, paraît-il, qu'ils ne peuvent complètement se suffire à eux-mêmes. Le *Herald*, de Chicago, avoue que, depuis l'application du bill MacKinley, le comité

de l'Exposition universelle projetée pour 1892 se débat contre des difficultés inextricables, et va probablement être obligé de renoncer à sa mission.

* *

Il y a des gens qui collectionnent les coupe-papier.

On vient d'en offrir un au vice-roi des Indes, le marquis de Lansdowne, ancien gouverneur du Canada, qui serait bien encombrant dans une vitrine.

Un opulent rajah, en visite chez le vice-roi, l'ayant vu se servir pour ouvrir ses revues et ses journaux illustrés d'un coupe-papier d'ivoire, instrument nouveau pour lui, pria son hôte de lui en faire cadeau.

A quelque temps de là, notre rajah revenait à Calcuta, suivi d'un jeune éléphant dont les défenses avaient été très artistement travaillées et taillées en coupe-papier. Il suffit de placer brochures et journaux devant l'intelligent animal, pour qu'il les coupe soigneusement, en s'aidant de sa trompe, et les rende respectueusement à son maître. C'était le remerciement du rajah.

Bien encombrant ce coupe-papier, mais précieux tout de même pour les gens qui reçoivent beaucoup de livres, car je ne connais rien de plus agaçant que l'opération qui consiste à couper les pages d'un volume neuf.

* *

Dans une ville d'Allemagne, dotée d'une Université, quelques jeunes gens, qui sans doute ne perdent pas leur temps à couper les feuillets de leurs livres d'étude, viennent de se procurer un jour de vacance par une ingénieuse supercherie.

Il y a longtemps que les étudiants ont imaginé d'aller remplacer, dans les petites villes, le panneau d'un notaire par la carotte d'un marchand de tabac. Ceux-ci eurent l'idée d'enlever de la palissade d'un chantier en construction un énorme écriteau : *Défense d'entrer sous peine d'amende*. Et la bande joyeuse alla mettre la pancarte au-dessus du portail de l'Université.

Le lendemain, tous les étudiants prenant la balle au bond, s'empressèrent de rebrousser chemin et de s'offrir un jour de vacance.

L. DU LARY.

AVIS AU PUBLIC

1. Payez ce que vous devez pendant que dans votre gousset sonne assez d'argent pour le faire.
 2. Ayez le courage de vous passer de ce dont vous n'avez pas besoin, quelque soit votre désir de vous le procurer.
 3. Ayez le courage de parler quand il convient de le faire, et de vous taire lorsque la prudence l'exige.
 4. Ayez le courage de faire un testament, et que ce testament rende justice à tous les intéressés.
 5. Ayez le courage de dire à un homme pourquoi vous ne lui prêtez pas votre argent.
 6. Ayez le courage de rompre avec la connaissance qui vous plait le plus, sitôt que vous devenez convaincu qu'elle manque de principes.
 7. “ Un ami doit supporter les défauts de son ami ”.
 8. Ayez le courage de montrer que vous respectez l'hospitalité et l'honnêteté sous quelque aspect qu'elle se présente et que vous méprisez la fourberie d'où qu'elle vienne.
- Ces principes sont essentiels dans la vie, et chacun devrait les observer.

PETIT COURRIER

J'offre mes sincères remerciements à M. Wilfrid Langlois, de Sainte-Scholastique, pour l'envoi de la chanson patriotique publiée dans *Le Monde Illustré* du 17 courant.

Cette version doit être la vraie.—E. Z. M.



LES JOUETS DE NOËL

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉE A M. J.-C. TACHÉ, OTTAWA

Au pied de sa couche grossière
Le petit pauvre a mis son bas,
En murmurant cette prière :
—Bon Jésus, ne m'oubliez pas !

Il ne sait point que la misère
Plane au-dessus de son réduit,
Et que sa malheureuse mère
N'a fait qu'un repas aujourd'hui !

Il ignore donc, à son âge,
Que l'on peut souffrir de la faim,
Et qu'un firmament sans nuage
Peut être bien sombre demain . . .

Il ne sait qu'une seule chose :
C'est la grande nuit de Noël,
La nuit où l'enfant Jésus rose
Apporte des présents du ciel.

Il s'endort sous des draps de laine,
L'un sur l'autre, à demi cousus ;
Mais ces draps valent bien l'haleine
Du bœuf qui soufflait sur Jésus.

Des songes d'or bercent son âme ;
Il voit, dans l'ombre qui grandit,
Un esprit aux ailes de flamme
Voltiger autour de son lit,

Et dans son bas mettre un mélange
De beaux jouets et de bonbons ;
Puis le rêveur, d'un geste étrange,
Tend ses menottes vers ces dons.

Debout, la mère est là qui pleure,
Le cœur brisé par le chagrin,
Car pas d'argent dans la demeure,
Et pas un seul morceau de pain !

Un douloureux transport l'agite ;
Son regard se voile un instant ;
Son cœur à se rompre palpite,
Et son esprit va délirant :

" Dieu donne au riche l'opulence
Avec la joie et le bonheur ;
Au pauvre il donne l'indigence
Avec l'opprobre et la douleur !

" Le riche emplit de friandises
Le bas soyeux de son bambin,
Et moi je n'ai que des r. prises
A faire au bas de l'orphelin . . .

" Mais je blasphème ? ô Dieu, pardonne,
Dit-elle, en tombant à genoux ;
Ma pauvre langue déraisonne,
Car c'est toi qui veilles sur nous !

" Sombre ou rose est notre existence :
De ton amour c'est le secret ;
A notre âme il faut la souffrance,
Comme à l'or il faut le creuset ! "

* *

Il est minuit. La cloche appelle
Le peuple auprès du saint berceau ;
La veuve, à cette voix si belle,
Epreuve un sentiment nouveau.

" Pendant que mon ange sommeille,
Dit-elle, en essuyant ses yeux,
Allons à la crèche vermeille
Adorer l'envoyé des cieux "

Dans le temple de la prière
Elle pénètre en chancelant,
Car la douleur et la misère
Ont rendu son corps défaillant.

Près d'elle, un homme charitable
Qui compte déjà de longs jours,
Devine, à son air lamentable,
Qu'elle a besoin de son secours.

Il la connaît et la vénère ;
Et, désirant l'aider un peu,
Il sort et vole à la chaumière
De celle qui prie au saint lieu.

Sans efforts il ouvre la porte,
La porte fermée au loquet,
Dépose le falot qu'il porte
Et met sur la table un paquet.

Il va sortir, quand la voix fraîche
De l'enfant brédouille tout bas :
" Le bon Jésus sort de la crèche
" Pour emplir tous les petits bas ! "

L'homme ému par ce songe étrange,
Fuit et revient une heure après
Glisser dans le bas du bel ange
Des pièces d'or et des jouets . . .

* *

Il est jour. Le soleil inonde
La chaumière de mille feux.
Soudain, levant sa tête blonde,
L'enfant pousse des cris joyeux.

La mère, à ces cris d'allégresse,
Se lève et croit rêver encor !
L'enfant l'embrasse et la caresse
En lui montrant les pièces d'or,

Sauvés ! sauvés ! exclame-t-elle !
—Enfant, d'où vient ce trésor-là ?
—Mère, la chose est naturelle :
Il vient du bon Jésus, voilà !

Intelligente autant que sage,
La mère devine à l'instant ;
Et, décrochant une humble image,
Elle dit en s'agenouillant :

" Enfant, devant cette madone
Disors, en ce jour solennel :
Oh ! bénissez celui qui donne
L'or et les jouets de Noël ! "

J. B. Coquette

LES DEUX ANGES

Ils s'étaient ensemble présentés devant Dieu.
. . . Sur terre, à cette heure, deux flammes de
vie venaient de briller.

" Allez, leur avait dit Dieu, et gardez ces
âmes."

A travers les espaces, traçant un long sillon de
lumière, les célestes messagers étaient descendus.



L'aurore naissait, une aurore de printemps
douce et belle.

Tressaillant sous les premiers feux du jour, la
nature, en un élan d'allégresse, envoyait à son
Créateur l'Alleluia de la reconnaissance.

Sur chaque fleur, le scintillement de la rosée.
Dans l'air, les chants de l'oiseau vers le ciel.
Partout, la vie s'éveillant et s'agitant.

* *

A l'ombre des murs de l'antique cité, en deux
foyers jusqu'alors inféconds, c'était la joie.

Ici et là, un premier-né, un fils.
Les auge, au-dessus des berceaux, étendirent
leurs ailes.



De part et d'autre, sous les voiles que la main
maternelle avait ornés, l'enfant reposait dans le
calme de la vie qui commence.

* *

Quel espoir ne s'épanouirait auprès d'un ber-
ceau ?

. . .
A la place d'honneur, protégeant l'enfant, l'un
des anges gardiens trouva la croix.

Il la vit, lui sourit, l'adora.

Son frère, au chevet du nouveau né vers lequel
Dieu l'avait envoyé, ne trouva, lui, ni le signe du
Crucifié dont les bras s'étendent pour aimer et
bénir, ni l'image de la Vierge sans tache, ni le
vert rameau de buis du temple où Jésus réside,
rien. Attristé, l'ange du foyer sans croix se pros-
terna et pria. Une crainte était entrée dans son
cœur.

* *

Qui dira les beautés du sacrement des âmes
naissantes ?

C'était la nuit, c'est le jour. C'étaient les té-
nèbres, c'est la clarté sans ombre. C'était la mort,
c'est la vie. Quelle victoire de Dieu !

Admirez le, cet enfant au front tout humide
Sa poitrine se gonfle, son cœur bat. Il n'a plus
rien qui ne soit de Dieu.

Entre l'ange qui se trouve à ses côtés et lui,
quelle différence vos regards sauraient ils décou-
vrir ?

. . . Au foyer sans croix, comme au foyer où
brille la croix, c'est la même grâce.

Ici et là, sur le front du baptisé, resplendit la
même clarté du ciel.

Agenouillez-vous, anges de Dieu ! Agenouillez-
vous et contemplez cette merveille.

. . . Les anges se sont agenouillés. Ils adorent
et prient, admirant Dieu dans la splendeur de sa
créature régénérée.

Cependant la crainte est restée, fixée comme un
dard, dans le cœur de l'ange qui veille sur le ber-
ceau que n'abrite pas la croix.

* *

Les jours, les mois, les années ont passé.

Hélas ! . . . Ce n'est plus le berceau, ce n'est
plus le baptême, ce n'est plus la candeur imma-
culée de l'âme.

C'est le cœur qui a senti les premiers battements
désordonnés. C'est la terre qui a chassé le ciel.
C'est la première chute, c'est la première faute.

Cruelle revanche de l'ennemi. C'était le jour,
c'est la nuit. C'était la vie, c'est la mort

Et les anges ont pleuré tous deux, l'ange du
foyer sans croix et l'ange du foyer où brille la
croix.

Ils ont pleuré ? Mais, à leurs larmes, quelles ré-
ponses différentes les deux cœurs enfants ont don-
nées. Voyez ici, voyez là.

Ici, au pied de la croix, l'enfant s'est agenouillé.
Une main sacerdotale s'est levée. Ce que le bap-
tême avait fait, ce que le péché avait défait, l'ab-
solution l'a fait de nouveau.

L'absolution l'a fait de nouveau, à la clarté pre-
mière ajoutant des clartés inconnues, à la splen-
deur du jour baptismal ajoutant la splendeur du
jour de la réconciliation : *melius reformasti*.

Et l'ange du foyer de la croix, derechef a souri.

Derechef il a regardé avec complaisance cette âme blessée, mais guérie, tombée mais relevée, souillée mais lavée, digne toujours de la pureté de Dieu, de la pureté du ciel.

Alleluia !

Et là, au foyer sans croix ?

Ecoutez. Entendez. Entendez les pleurs de l'ange qui tombent toujours sur le front souillé auquel nulle main de prêtre n'est venue rendre la pureté perdue. Hélas ! Hélas ! . . .

Queis sont ces deux files d'enfants ? Où vont les uns d'un côté, les autres de l'autre, leurs bruyantes colonnes ?

Suivons-les. Ils se dirigent vers l'école. Entrons à leur suite.

De nouveau, ici, voici la croix. De nouveau, là, voici la place encore visible où était la croix. Mais la croix n'y est plus ; la croix a disparu.

Et les anges n'ont point quitté ceux sur l'âme desquels Dieu leur a enjoint de veiller.

Ils sont là, à leurs côtés l'ange du foyer sans croix avec l'enfant qui est assis sur les bancs de l'école dont on a enlevé la croix ; l'ange du foyer où brille la croix avec l'enfant agenouillé aux pieds de la croix qui veille sur ses études comme elle a veillé sur son berceau.



Mais la crainte a grandi dans le cœur de l'ange du foyer sans croix.

Elle a grandi, ainsi que l'on voit grandir à l'horizon, un soir d'orage, les nuées qui portent la mort.

Dieu lui a dit de veiller sur cette âme. De quelle boue la pourrait il encore préserver ?

Il écoute, et qu'entend il ?

Il regarde, et que voit il ?

Hélas ! Pourquoi Dieu n'a-t-il pas, en un excès de miséricorde, changé le berceau de cet enfant en un cercueil sans souillure ?

**

Mais quelle joie célèbrent ces chants ? Que signifient ces fleurs sur l'autel ? Cet encens sous les voûtes du temple ? Cette foule qui se presse ? Ces sourires sur les lèvres ?

Ils s'approchent de l'autel. Ils s'agenouillent. Le prêtre s'avance. Pour la première fois il dépose sur leurs lèvres bénies le Pain sacré.

Alleluia ! alleluia !



Voyez là, près de la Table Sainte, le front tout illuminé des clartés de chasteté qui du cœur lui rayonnent jusque sur le visage, les yeux resplendissants d'amour, la bouche frémissante de bonheur, voyez c'est lui, lui, l'enfant du foyer où resplendit la croix. Admirez-le.

Il a Dieu en son cœur. Il a Dieu en son âme.

Le ciel est descendu, et tout entier s'est reposé sur lui.

Quelle beauté ! Quelles splendeurs ! Quels rayonnements !

Oui, chantez, orgues de Dieu. Oui, cœurs et lèvres, faites éclater vos plus triomphants accents.

Oui, encens célestes, lancez vers le ciel vos spirales aux reflets d'or. Oui, foules saintes, tressaillez et frémissiez. Oui, ministres du temple, remerciez le Seigneur de ses grâces et de ses bontés.

Car, rien n'est plus grand, rien n'est plus beau, rien n'est plus suave, rien n'est plus divin, que cet enfant, immobile, les mains jointes, les yeux baissés, dans le cœur duquel Jésus, l'Hôte de l'Eucharistie, pour la première fois est entré.

Venite a loremus.

Et, à ses côtés, l'ange gardien, radieux, triomphant, lève vers le ciel des yeux tout pleins d'une joie qui semble dire à Dieu : " Voyez ce qu'est devenu l'enfant que vous m'avez confié "

. . . L'enfant, pourtant, s'est levé, emportant Jésus avec lui.

. . . Mais, à sa suite, quel est cet autre communiant ?

Ne le reconnaissez-vous pas ?

C'est l'enfant du foyer sans croix. C'est l'enfant de l'école dont on a enlevé la croix.

Il est seul ! Son ange à lui n'est point là !

Quel est ce mystère ?

Ah ! quel est ce mystère ! Cherchez au ciel, près du trône de Dieu. Voyez. Voici l'ange du foyer sans croix. Ses pleurs tombent jusque sur les marches du trône divin.

" Cela, tout au moins, Seigneur, a-t-il dit, permettez que je n'en sois pas le témoin ! "

Et lorsqu'il eut long'emps pleuré et prié, l'ange du foyer sans croix redescendit sur terre, reprenant sa place au poste assigné par Dieu.

Ce n'est plus le nouveau-né, ce n'est plus l'enfant, ce n'est plus l'écolier, ce n'est plus le jeune homme, ce n'est même plus l'homme. C'est le vieillard, c'est l'agonisant, c'est le mourant.

Après le berceau, la maison paternelle ; après la maison paternelle, l'école ; après l'école, le monde, ses labeurs, son travail, ses succès, ses tristesses, ses revers. Voici la tombe.

Les anges sont présents, toujours ici et là.

Soudain, de part et d'autre, une clameur : " Vite, il se meurt. Un prêtre ! "

Ici, le prêtre, depuis longtemps déjà, est venu. Il a absout, il a béni. Ce n'est point la terreur de l'agonie. C'est le sommeil, c'est le repos, c'est le passage vers le ciel.

Là ? . . .

Là, " le prêtre est arrivé trop tard ". Le cadavre, à peine encore tiède, a reçu quelques onctions. C'est tout.

Et, maintenant, au tour de Dieu.

**

Le glas funèbre a résonné.

Près de la Table Sainte, sur les dalles même où, aux jours d'autrefois, enfants, ils s'étaient tous deux pour la première fois agenouillés, leurs cercueils furent déposés.



L'Eglise, sur l'un et sur l'autre, répandit les mêmes prières, les mêmes supplications, le même encens. A l'un et à l'autre également, elle donna la même sépulture, dans le même champ de repos.

Et, à la même heure, retournant ensemble vers les célestes demeures d'où ensemble ils étaient ve-

nus, les deux anges gardiens se présentèrent devant Dieu, l'ange du foyer sans croix et l'ange du foyer qu'abrite la croix.

L'ange du foyer qu'abrite la croix, devant le trône de Dieu s'agenouilla.

A ses côtés un nouvel élu se tenait. Ainsi que l'ange il était resplendissant de lumière et de beauté.

— Voici celui que la croix a protégé, dit l'ange.

. . . L'ange du foyer sans croix, devant le trône de Dieu s'agenouilla. Il était seul.

De ses yeux les pleurs tombaient toujours.

Dieu le prit par la main, le releva, et dans le lointain des âges, lui montrant, sur la colline où Jésus agonisa, le sang et les larmes du divin Crucifié :

— Joignez, dit il, vos tristesses à ces tristesses, vos pleurs à ces pleurs. Rien de ce qui est fait pour Dieu ne demeure inutile.

. . . Mais, tremblant, l'ange du foyer sans croix n'osa pas demander au divin Juge le secret de sa justice.

Quelle eût été la réponse de Dieu ?

ERNEST DELLOYE.

BIBLIOGRAPHIE

" LES FLEURS POÉTIQUES "

Notre littérature vient de s'enrichir d'un volume charmant, dû à la plume habile de monsieur Léon Lorrain. *Les Fleurs poétiques*, tel est le titre de cet ouvrage.

L'auteur dit, au commencement de sa préface : " Je n'ai aucunement la prétention d'être poète ". C'est une erreur de premier calibre ; certes, il est poète, et souvent les cordes de sa lyre ont rendu d'harmonieuses vibrations. S'il n'a pas la strophe hardie de Fréchet, les éclairs de Chapman, ou l'abondant coloris de l'auteur des *Vengeances*, il possède plus d'égalité et plus de correction. Mais ne lui demandez pas l'essor de l'aigle et ses hautes aspirations : telle n'est pas la nature de son talent. Poète amant de Flore, c'est dans le calice des fleurs, sur la corolle de la rose, qu'il trouve le miel de sa ruche. En parcourant les pages délicieuses du livre de M. Lorrain, nous en voulons grandement à Thémis, qui a si longtemps emprisonné ces *Fleurs*, avec la muse de leur auteur !

La meilleure pièce du volume, est, selon moi, la *Chapelle isolée*, poésie couronnée, en 1875, au concours de l'université Laval. La mélancolie qui y règne rappelle les beaux jours de Lamartine. *La rose et l'immortelle* est un parallèle magnifique entre ce qui passe et ce qui reste, ce qui meurt et ce qui survit. *Corinne* est une fraîche idylle où l'auteur a développé magnifiquement les qualités qui le caractérisent : la grâce et la délicatesse. Les autres morceaux les plus remarquables sont, dans la première partie du livre, les deux prières : celle de l'enfant et celle de l'adolescent, échos de l'hymne magnifique de Lamartine, *Rayon de ciel* et *Les Pensées* ; dans la deuxième on remarque : *Extase*, *L'aurore*, *Les marguerites*, *Romance*, *Cécile*, *Sur un album*, *Aux champs*, *Les violettes*, et *Le village natal*, sont les meilleures poésies que continue la troisième division. La dernière partie renferme, entr'autres pièces charmantes : *L'œillet*, *A Crémazie*, *La tubéreuse*, *Les plaintes de Minvane*, *La Fête Nationale* et *Le poète*.

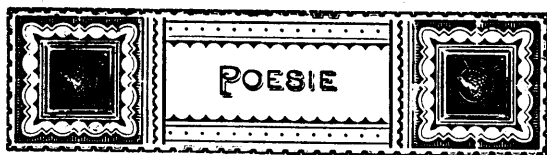
J'oubliais de mentionner la jolie épître que M. Lorrain adresse à ses fleurettes au commencement de son livre. L'auteur a aussi traduit, avec élégance et fidélité, le *Salve Regina*, et plusieurs poésies de Longfellow.

C'est à peine si, çà et là, on voit quelques ombres à ce riant tableau : une seconde édition distinguera sans doute ces pièces de moindre valeur.

En résumé, M. Lorrain nous a donné un beau volume sous tous rapports : extérieur magnifique, typographie soignée, poésies charmantes : on ne peut rien désirer de mieux ; et le public canadien le doit féliciter de ses succès.

A bientôt un nouveau recueil !

EDOUARD S.



A M^{lle} SUZANNE L***

EN LUI OFFRANT UN EXEMPLAIRE DE "L'ANNÉE
DES POÈTES"

Décembre ! Les arbres tremblants
Craquent dans l'air sous les froidures ;
Au bord des routes déjà dures
La neige a mis ses flocons blancs.

L'homme songe au dernier printemps,
A la renaissance future.....
Moi qui suis triste de nature
Malgré l'hiver et les autans,

Je deviendrais joyeux quand même
Suzon, ma Suzanne que j'aime,
Si fêtant notre amour vaiqueur,

Dans ces lignes que je vous livre
Au premier feuillet de ce " Livre,"
Je pouvais mettre tout mon cœur.

Paris, décembre 1890.

TROUVÉE !

Je possède un bouquet plein de parfum encore
entre ma main profane qui le touche ;—un bijou
digne de l'écrin d'un roi ;—et celui qui l'a perdu
a perdu un trésor.

Je l'ai trouvée, moi, en chemin de fer, il y a
deux, trois ans bientôt, cette chère petite lettre
pleine d'amour et de cette tendresse minutieuse,
débonnaire, sans repos jamais, en éveil sans cesse,
que seul possédait le cœur d'une femme aimée, et
dont elle enveloppe, comme dans un manteau gra-
cieux, l'être qui est sien ici bas.

Comme je voudrais la pouvoir rendre à celui
qui, conscient aussi de sa situation, a tracé, au
crayon, entre toutes ses lignes, sur toutes ses
pages, des mots incohérents, mais disant bien son
bonheur, son extase !

C'est qu'elle est gentille, malgré son peu de
soin ! Elle laisse bien deviner sous celle qui l'a
écrite la jeune femme qui voit tout prévient
tout, s'intéresse à tout, et dont chaque pensée se
porte vers le maître et seigneur qui est son tout.

Lisez plutôt avec moi ;—et avis au malheureux
qui l'a semée :

A....ville, 21 juillet, 1887

" Mon petit mari bien-aimé.

" C'est une vilaine paresseuse qui te vient.
Sais-tu que j'ai dormi une grosse heure depuis le
dîner ? Je crois que cette tendance à fermer les
yeux vient de ce que je ne veux pas voir une cer-
taine *Mère Banui* qui finirait par s'emparer de
mon gros cœur tant voué à l'indifférence, tu le
sais.... Ah ! si tu me fais dire que je m'ennuie,
mon coquin ! Mais c'est un grain, une miette,
juste ce qu'il faut, par devoir !

..... Si tu étais là tu verrais bien vite
que je mens affreusement. Tu es un petit mari
dont je me passe difficilement et qui tient mon
bonheur dans un sourire et dans un regard des
nais bleus ;—là est ma vie.

" Quand as-tu été rendu, mon aimé ? Il a fait
bien chaud, je suis sûre, et tu étais plus fatigué
que me le dira ta belle lettre de demain. Je serai
bonne fille pour cela, car tu sais avoir toutes les
tendresses pour moi.

" Est-il venu beaucoup de monde pendant ton
absence ? Il a été difficile de le savoir par H***.
Tu n'as trouvé rien de déplacé dans la maison,
j'espère ? La vieille A*** a probablement fureté
un peu et beaucoup parlé. Puis, as-tu fait quel-
ques courses en arrivant ? Pauvre petit mari, va !

ne se passe pas une minute sans que ta pensée
me vienne au cœur.... Puis, que manges-tu ?
Ah ! grands dieux ! J'ai des remords de t'avoir
aissé pour si longtemps.... Aime-moi bien gros
et cela te fera vivre d'ici à samedi, n'est-ce pas ?

" Maman ne veut pas s'embarquer pour le
voyage, s'il pleut samedi. Je ne le voudrais pas
moi aussi, pour toi plus encore que pour nous,
mon Alfred. Je compte sur les âmes pour nous fa-
voriser d'un beau temps et pour ne pas me retarder
à voir mon petit mari chéri. Ainsi si le temps est
sérieusement au mauvais, ne viens pas à S***, car
en voiture découverte ce serait impossible ; nous
partirions alors lundi, et tu renverrais ton voyage à
St. S***. Il tombe une onnée de temps en temps
depuis le matin ; sois prudent, si tu vas aux mala-
des, mon aimé ; tu sais la nuit comme il fait
froid ; pense bien à moi qui t'aime,—et ne fume
pas trop parce que tu as une pipe neuve à mon-
trer.

" Pour le marché de samedi, tu feras bien de
prendre un petit roast beef et un petit bouilli, ce
sera suffisant. Maman me donne sa machine à
coudre ; c'est un beau cadeau, n'est-ce pas, cher
ami ? et tu m'aideras à lui en être reconnaissante.

" As-tu le temps de lire un peu ? Que cela ne
t'empêche pas de penser à ta femme, mon vilain.

" Bonjour.... à samedi ! Ecris-moi ; je t'aime,
je m'ennuie, je t'embrasse. Mille amitiés de la
famille et toute la tendresse de

" Ton Angéline qui t'adore."

Voilà ! Le propriétaire pourra réclamer en payant
les frais d'annonce. S'adresser à

EN VACANCE

RÉCIT D'ALSACE



'EST là-bas, non loin de Saverne,
au bon pays d'Alsace, que je
m'envole, aussitôt septembre ve-
nu, vers mon vieux moulin de la
côte de Mittelbronn.

A-t-il l'air heureux de me re-
voir ! Pensez donc, depuis bien-
tôt un an qu'il m'attend, chaque
matin, lorsque la diligence passe,
au galop de ses quatre chevaux.

Ce qu'il doit en avoir de patience, mon vieux
moulin !....

Enfin, voilà qu'un bon jour la voiture s'arrête ;
j'entends de la route le tic tac de la grande roue
moussue, d'où l'eau tombe, toute frangée d'écume,
et je crois bien qu'elle tourne un peu plus vite que
d'ordinaire : c'est peut-être sa manière à elle de
souhaiter la bienvenue aux vieilles connaissances.

—C'est lui, le voilà, semble-t-il crier, toute
joyeuse, dans son langage primitif. Et de fait,
sur la grande porte encadrée de la vigne qui
grimpe jusqu'au toit, apparaît tout à coup le père
Zimmer, en bras de chemise, qui fait de grands
gestes bizarres.... Un petit coin de rideau se
soulève au même instant, à la fenêtre de gauche,
et je vois une tête curieuse de jeune fille, toute
blonde et toute rose, interroger la route pour s'as-
surer si c'est bien moi.

Alors on s'embrasse (pensez donc ! dix mois
d'exil, que c'est long), et Lisbeth, la fille de mon
meunier, toute timide et toute rougissante, vient
me tendre son joli front.

—Eh ! Lisbeth, comme te voilà grandie, de-
puis l'automne dernier ; je ne te remettais pas.

—Oh ! monsieur l'écrivain (c'est ainsi qu'elle se
permet de m'appeler), vous voulez rire, n'est-ce
pas ?

—Mais non, Lisbeth, je t'assure.

Puis je tire de ma poche le beau cadeau que j'ai
soin d'emporter pour elle chaque année et qu'elle
reçoit avec un enthousiasme enfantin.

Et c'est alors, dans mon vieux moulin, un grand
mois de bonnes vacances, au milieu de ces braves
gens.

Oh ! cette côte de Mittelbronn, c'est le plus joli
coin de paysage que j'aie jamais rencontré dans
toutes mes courses à travers les Vosges.

Chaque matin, au petit jour, lorsque les brouil-
lards qui montent de la Zarn traînent encore, en
longues bandes bleuâtres, dans les vallées et sur
les collines, le père Zimmer vient m'éveiller et
nous voilà en route, de-ci de-là, errant à l'aven-
ture, au caprice de notre fantaisie. Je veux tout
revoir : le célèbre rocher du prince Charles ; la si
pittoresque vallée de Schlettembach, avec la mai-
son de campagne d'Edmond About ; les impor-
tantes ruines de Lutzelbourg et du Haut Barr, et
plus loin, Dosenheim, le joli village alsacien.

Puis, entre deux promenades, on s'en va, le
grand chapeau de paille dans la nuque et le pa-
nier sur le dos, à la pêche aux écrevisses dans la
Zarn.

Oh ! la jolie pêche, dans le cadre pittoresque de
cette belle vallée, et comme tes gais éclats de rire,
Lisbeth, accueillait sans façon ma parfaite in-
compétence à m'emparer des écrevisses.

Et le dimanche donc, lorsqu'il fait beau, le père
Zimmer ne se met-il pas en tête de tirer le vieux
char à bancs de la remise, et voilà Cocotte qui
nous mène à Saverne, comme de bons fermiers de
la plaine. Tiens, Lisbeth, laisse-moi te dire que tu
étais jolie à ravir, dans ton gentil costume d'alsac-
ienne, avec ton corsage bleu-de-ciel, pailleté d'or,
et ce grand nœud de ruban, qui ouvrait les ailes,
comme un papillon. Tu étais assise à côté de moi,
—tu t'en souviens, n'est-ce pas ?—comme nous
étions fiers, tous deux, lorsque Cocotte descendait
la côte et que Saverne apparaissait dans le fond,
avec sa vieille église carrée et les toits moussus
de ses maisons. C'est qu'on t'admirait, Lisbeth, et
ma foi, pour tout te dire en un mot, je crois qu'on
n'avait pas tort.

Et voilà où je passe mes vacances.

Mais hélas ! comme toute médaille a son revers,
on se réveille un beau matin en plein mois d'oc-
tobre : il faut partir, c'est fini....

Et alors, tandis que nous attendons la diligence
sur la route, mon vieux moulin semble me crier,
d'un air tout renfrogné :

—Eh ! bien, tu t'en vas ? n'étais-tu donc pas
bien ici ; te manquait-il quelque chose ?

—Mais non, mais non, mon vieux moulin, ai-je
envie de lui répondre ; j'y étais même trop bien
chez toi, et c'est peut-être pour cela que je m'en
vais, le cœur si gros de larmes....

Puis, au moment de se quitter, ce bon vieux
père Zimmer, s'essuie les yeux du revers de la
manche, et Lisbeth, ma bonne petite Lisbeth, me
tendant la main, dit avec un doux sourire triste :

—Au revoir, monsieur l'écrivain, et jusqu'à l'an-
née prochaine, n'est-ce pas ?....

Bruxelles (Belgique), 1891.

L'HIVER AU CANADA

A MON AMI, M. LOUIS G***, MONTPELLIER (FRANCE)

Adieu les sombres jours d'automne,
Voici la gaieté qui revient !
Voici le jour de l'an qui sonne,
Embrassons-nous, vieux Canadien !

BENJAMIN SULTE.

Je ne saurais trop vous remercier, mon cher
ami, de votre ponctualité à m'écrire, car j'en
éprouve toujours un bien sensible plaisir. En
même temps que ces correspondances ravivent le
délicieux souvenir de nos réunions passées, elles
me parlent de votre beau pays, et c'est ce qui me
les fait doublement aimer.

Pour le moment, je réponds à cette partie de
votre dernière lettre où vous faites le plus sombre
tableau possible de notre hiver. Selon vous,

La brume et la froideur
Ont passé sur nos champs,
Et leur belle parure s'évoque
Au gré des vents....
.... La longue nuit commence,
Le feu s'éteint, l'on dort ;
Tout est dans le silence.
Tout ressemble à la mort.

SYMPATHIE (ORPHELINS)

Comment ne pas sentir tout ce qu'il y a de naturel et de frappant dans ce joli tableau du peintre ?

Dans la pauvre mansarde il n'y a plus de mère, elle est partie depuis quelques jours pour aller dormir au cimetière, rongée par les soucis et la misère, et beaucoup aussi par le chagrin de n'en pouvoir exempter ses chers petits. La fatalité veut que dans la cheminée délabrée où souffle aujourd'hui le vent d'hiver, tous les malheurs à la fois, il n'y ait plus de feu.

Et le père, le malheureux ouvrier, s'attarde au cabaret pour souffrir moins longtemps du spectacle navrant de sa famille en détresse.

Eux, les pauvres petits, pour se garantir contre la bise qui les mord sans pitié à travers leurs haillons, dans le triste réduit, ils se sont blottis étroitement les uns contre les autres. L'aînée à six ans, c'est elle qui fait la petite mère et tient étroitement serré dans ses bras le bébé âgé seulement de quelques mois. La cadette, qui n'a pas vu quatre printemps encoire, n'a cure du malheur ; elle dort sans façon et la tête perdue dans les guenilles qui servent d'habillement à sa sœur. Le chien, la fidèle bête, est là, sympathisant à l'infortune de ces êtres délaissés. Il colle sur les genoux de la petite mère sa robe soyeuse et semble vouloir réchauffer de son haleine le frêle enfant qu'elle tient entre ses bras.

Tout auprès git le parapluie et quelques vieux bibelots, derniers vestiges de ce qui fut un ménage d'ouvriers.

Pauvres orphelins !

J. S. E.

L'EXILIÉ

Le jour fuyait lentement avec ses feux, pendant que la nuit s'appropriait à couvrir la terre de multiples voiles. Le soleil semait ses derniers rayons derrière les monts et allait bientôt disparaître à nos yeux.

Le petit village de S*** était silencieux ; ses habitants étaient assis aux portes de leurs chaumières, se reposant des fatigues de la journée.

Seul, un vieillard suivait le chemin montant, sablonneux et raboteux, qui mène à la colline. Pale, triste, abattu, il semblait ne pas avoir conscience de ce qui se passait près de lui.

Il paraissait ne pas admirer le magnifique paysage qui se déroulait devant ses yeux ! Quelle était donc la cause de sa tristesse ? La cause de sa tristesse ? Ah ! c'est que chaque pas qu'il faisait l'éloignait de sa patrie, du pays de ses aïeux, de sa France chérie.... ! Son cœur saignait à la pensée qu'il ne la reverrait plus ! Comment, se disait-il, comment pourrais-je supporter cet exil ? Comment m'habituer à vivre loin de ma France bien aimée ?

En ce moment, il s'arrête, il était rendu sur la colline..... il se retourne et plonge ses regards dans le lointain..... Tout à coup il tressaille.... des larmes coulent de ses yeux, et son cœur bat à se rompre.... car, il a deviné, que de l'autre côté de l'immense océan qui s'étend non loin de lui, est son pays. Il croit revoir son village natal, avec ses maisonnettes de chaume où habite le bonheur, la joie ! Son humble église de bois, aux murs de laquelle croît le lierre, et dont le clocher ne lance pas dans l'air, comme celui de la cathédrale, ses fleches dorées, mais qui suffit à abriter la voix de l'airain qui envoie quotidiennement son salut à la Vierge.... ! Il croit voir les prairies qui environnent les chaumières de son hameau.... ces prairies toutes émaillées de fleurs, où les oiseaux gazouillaient leur sérénade, et où la diligente abeille venait chercher le suc des fleurs avec lequel elle compose son suave nectar.

Mais, dit-il, où sont-ils ces jours où mon cœur connaissait à peine ce que c'était que souffrir ? Où sont-ils ces jours passés sous le ciel d'azur de ma belle France ? Où sont-ils ces jours ensoleillés où août me souriait et me présageait un avenir doré.... ? Hélas.... ! ils sont passés et.... finis. Ah ! adieu ! vieille Gaule, berceau sacré de mes

jeunes années ! Adieu ! beautés magiques et enchanteresses de mon village natal ! Adieu ! promenades champêtres dans le vallon fleuri ! Adieu ! Adieu !

Il était presque nuit lorsque le pauvre exilé reprit son chemin en murmurant : Adieu ! mon bonheur, car, je m'en vais mourir.... !

PRIMES DU MOIS DE DECEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dame Urgèle Paicment, 127, rue Chatham ; Delle Esther Myette, 2360, rue Ste-Catherine ; Wm Daubec, 4, avenue Beauchamp ; J. A. Gravel, de la maison Fabre et Gravel ; A. Ducré, 280, rue l'Anet ; L. de Montigny, 154, rue St-Denis ; Georges Spatz, 402, rue Plessis ; Arthur Beauvais, 253, rue St-Jean-Baptiste ; Alexandre Formin, 529, rue Boni ; Dame Auguste Leduc, 230, rue St-Constant ; J. E. Desjardins, 433, rue Cadieux ; N. Nolin (\$15 00), 161, rue Hypolite ; J. B. Carrier, jr, 362, rue Beaudry ; Louis Larose, 86, rue Albert ; Napoleon Lacombe, 284, rue Amherst ; Egisto Buda, 369, rue St-Laurent ; Pierre Lanctôt, 46, rue St-Jacques ; J.-D.-O. Vermette, 197, rue St-Dominique.

Québec.—Adjutor Lépine (\$25.00), 38 rue Chérière, St-Sauveur ; P. Labelge, 37 1/2, rue St-Joseph ; Joseph Brosseau, 121, rue McCall, St-Sauveur ; Adolphe Laforce, 439, rue St-Jean ; Joseph Juneau, 54, rue Saint ; Etienne Lefebvre, 267, rue La Reine ; Napoleon Poulin, 205, rue Richardson ; Delle Rose Tessier, 376 rue St-François ; J. B. Baudoine, 41, rue Ste-Claire ; Dame Olivier Lafiance, 27, rue Notre-Dame des Anges ; Napoleon Deligare, 123, rue St-Olivier ; Elie Martineau, 129, rue St-Joseph ; Napoleon Rousseau, 185, rue St-Valier, St-Sauveur ; Delle Marie Bedard, 418, rue St-Valier ; J. J. Boyer, 82, rue St-Patrick.

Ste-Cunégonde.—Joseph Lalonde, 185, rue Richelieu ; Zottique Braudet, 139, rue Vinet ; J.-R. Mainville, 188, rue Pelissier ; William Bilodau, 142, rue Duverlay.

Pointe-St-Charles.—Xavier Lanther, 154, rue St-Allert ; Ferdinand Synder, 169, rue St-Albert ; Dame Océasime Desais, 177, rue Roperly ; Wilfrid Amyot, 146, rue Manufacture ; Delle Maria Bauray, 15, rue Manufacture.

St-Henri de Montréal.—Charles L'Ecuyer, 88, rue St-Ferdinand ; Delle Alexina Hetu 30, rue Ste-Éthé.

St-Germain de Grantham.—Rosario Rainville, \$50.00.

Château-Richer.—Gaspard Dorion.

Pierreville.—Al. Laperrrière.

Montmagny.—Raoul Renault.

L'Assomption.—Amédée Thouin.

Trois-Rivières.—Louis Homère Héroux, collège St-Joseph ; Louis Frudel, Charles Dupont Hébert.

St-Roch des Aulnaies.—William Dumas.

Lévis.—M. l'abbé J. F. Dupuis, (\$4 00), professeur au collège de Lévis.

Bienville, Lévis.—Joseph Thibault.

Ottawa.—Télesphore Blanchet, 90, rue Murray ; Delle Léonie Paquette, 77, rue Water ; E. E. Lemieux, département de la Milice.

West Superior, Wis.—Delle Flore Carufel.

St-Joseph de Sorel.—Max. Langlade.

"LE LOUVRE"

Depuis que M. N. Tousignant a fait l'acquisition du magasin "LE LOUVRE" ci-devant occupé par M. R. Gohier, la foule ne cesse d'envahir ce magasin pour profiter des grands avantages de bon marché qui y sont offerts. Toutes les marchandises ont été marquées de nouveau à des réductions énormes.

Il est inutile d'énumérer ici les marchandises à bon marché ; le stock est immense, comprenant environ \$50,000 de marchandises dans toutes les lignes. M. Tousignant invite ses pratiques à venir profiter des avantages qu'il est heureux de leur offrir.

Donc ne manquez pas d'aller visiter "LE LOUVRE," 295 rue Saint-Laurent, coin de la rue Montmorency.

Extrait de l'album d'un musicien :

Les femmes sont comme les signes de musique : il y en a de rondes de blanches, de noires ; on trouve aussi parmi elles des croches et même des doubles croches. Beaucoup la font ou la prennent à la pose ; presque toutes poussent des soupirs mais on n'en trouve pas qui observent le silence ;

NOS GRAVURES

EGLISE DE STE-FAMILLE (ISLE D'ORLÉANS)

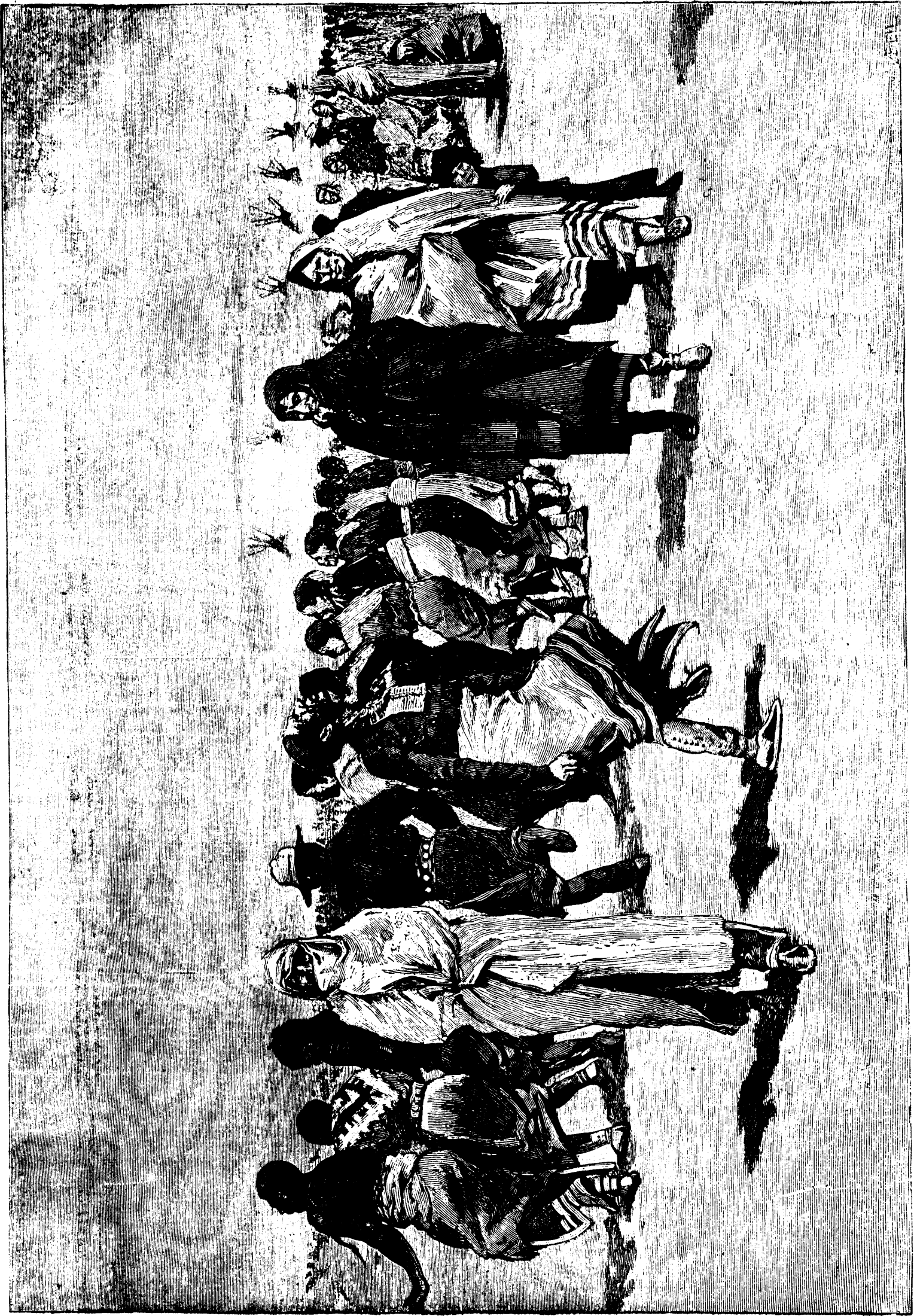
Ce vieux grand bâtiment avec son transept à l'ancienne façon, ses trois clochetons dont celui du milieu porte le coq traditionnel, sa façade unie et sans prétention, garnie de niches aux statues renfrognées, c'est bien le type des anciennes églises de nos campagnes canadiennes.

On y reconnaît un peu des ébauches du style français des siècles passés, souvenir de nos pères, accordé au culte de la patrie.

N'est-ce pas cependant que tout respire la piété dans la modeste aspect de cet ensemble, depuis le temple austère jusqu'à l'humble croix qu'on aperçoit là bas, au-dessus de la porte du cimetière, au côté gauche de la gravure ?

C'est là sa plus belle louange et le cachet le plus distinctif de toutes nos vieilles églises de campagne.

G. A. MARSAN.

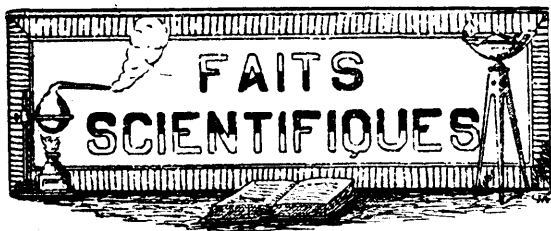


LA REVOLTE DES SAUVAGES AUX ETATS-UNIS. — LA DANSE DES ESPRITS PAR LES SIOUX.—(De l'illustration)



BEAUX-ARTS. — SYMPATHIE (ORPHELINS), TABLEAU DE M. F. J. WAUGH

FRANCOIS LAMBERT



LA COQUE DES ŒUFS.—Cent poules pondeuses produisent en une année sous forme de coque, environ 137 livres de calcaire ou carbonate de chaux.

UNE SAGE MESURE.—Le conseil municipal d'Odessas, Russie, a décrété que les marchands d'habits de seconde main ne pourraient plus vendre leurs articles qu'après avoir été désinfectés dans un local spécialement destiné à cet effet. Chaque pièce soumise au traitement porte une étampe sans laquelle aucun objet qui a été porté ne peut être vendu. L'exemple serait bon à imiter ailleurs.

TERRES ET EAUX.—Le volume représenté par les eaux des mers représente à peu près quatorze fois le volume des parties solides du globe projectant au-dessus de leur niveau. Si les terres étaient ramenées à ce niveau le surplus servant à combler le creux occupé par les eaux le long des rivages, la surface solide du globe représenterait 65,000,000 de milles carrés et celle de la partie liquide, 131,000,000, et si la partie solide du globe était façonnée de manière à former une sphère parfaite, elle serait recouverte par une couche d'eau non interrompue d'un mille et trois quarts d'épaisseur ou plus de 8,000 pieds.

EN BALLON.—On se prépare à explorer le pôle nord en ballon. Le départ aura lieu de l'île de Spitzberg qui est située entre 77 et 80 latitude nord et 10 et 20 longitude Est de Greenwich, c'est à dire exactement au nord de la Suède. On s'attend que le voyage s'accomplira en quatre ou cinq jours. Il faut réellement être doué d'un courage fanatique pour la science pour se risquer dans une entreprise aussi dangereuse et nous osons à peine espérer que cette entreprise n'ajoutera pas de nouveaux noms au martyrologe de la science déjà si rempli. Le ballon a 99 pieds de diamètre et il cube 500,000 pieds.

UN NOUVEAU PRODUIT DU GOUDRON.—Jusqu'ici, on avait retiré du goudron de l'acide phénique si précieux comme antiseptique, l'acide carbonique, l'acide picrique, la benzine, l'aniline, base des teintures artificielles si éclatantes qui ont dans ces derniers temps révolutionné l'art de la teinturerie. On vient de trouver moyen d'en retirer un nouveau produit noir comme de l'asphalte et élastique comme le caoutchouc. Réduit à 60 pour cent de son volume primitif, par la chaleur, cette substance forme une masse dure assez semblable à l'ébène. Cette substance dissoute dans le naphte forme un enduit non conducteur propre pour l'isolement des fils électriques. On en fait aussi un excellent vernis imperméable à l'eau.

UN MONDE INVISIBLE.—Dans les sciences naturelles, il n'est plus guère question, par le temps qui court, que de bacille, de bactéria, de microbe. Jusque dans ces derniers temps, la nature des bactérias était restée indéfinie, mais récemment il a été constaté qu'ils appartiennent plutôt au règne végétal qu'au règne animal, et qu'ils affectent quatre formes distinctes : sphéroïde, ovoïde, spirale et fusiforme. Ils sont si petits qu'il n'en faudrait pas moins de 6,000 pour couvrir la tête d'une épingle ordinaire. Ils sont formés d'une masse granulée aqueuse entourée d'une enveloppe calcaire. La puissance reproductrice de ces animaux est prodigieuse : en l'espace de vingt quatre heures un sujet donne naissance à plus de 16,000,000 de nouveaux bactérias.

LE NOMBRE DES ÉTOILES.—Le nombre des étoiles que nous pouvons distinguer à l'œil nu est relativement restreint ; en effet il n'est que d'environ 6,000, dont trois mille dans l'hémisphère boréale et autant dans l'hémisphère australe. Mais avec l'aide des grands télescopes, on en découvre de quarante à cinquante millions, comprenant les étoiles jusqu'à la quatorzième grandeur.

Mais qu'est-ce que cela auprès des merveilles que nous promet l'œil photographique dernièrement expérimenté à Paris devant les membres du congrès international des astronomes ? Cette machine ne se contente pas de nous donner, comme le télescope, une vue fugitive du champ céleste, elle le sonde jusqu'à des profondeurs inconnues jusqu'ici, enregistre sur une plaque sensibilisée toutes les merveilles qu'elle y découvre.

En combinant l'œil photographique avec le télescope de manière qu'il remplace l'œil humain, il suffit de cinq millièmes de seconde pour que la plaque sensible enregistre d'une manière indélébile les étoiles de première grandeur, un centième de seconde donne celles de seconde grandeur. En moins d'une seconde, les étoiles des six premières grandeurs, celles que nous pouvons observer à l'œil nu, seront fixées sur la plaque, et en un quart d'heure, on y trouvera toutes les étoiles que l'on peut découvrir avec les instruments d'optique les plus perfectionnés, 44,000,000.

Si l'on prolonge l'exposition pendant une heure et vingt minutes, la plaque présentera l'aspect d'une surface constellée d'une poudre dorée représentant 400,000,000 d'étoiles répandues dans l'immensité des espaces sondés, au-delà desquels se trouvent encore d'autres espaces d'une immensité insondable.

On a donné à la machine le nom d'œil photographique, parce qu'en effet elle représente un œil humain colossal qui, s'il était adopté à un corps de proportions symétriques, demanderait un géant de 100 mètres de hauteur (333 pieds).

Cet œil a sur le nôtre quatre avantages marqués : il perçoit plus rapidement et plus longtemps, voit infiniment plus loin, et il enregistre à mesure, exactement et d'une manière indélébile, tout ce qu'il perçoit, tandis que notre organe ne recueille que des impressions fugitives que les plus puissantes mémoires ne parviennent même pas toujours à fixer.

Oct. Goussier.

JE N'AIME PAS LA DANSE

A MA SŒUR A. I.

Elle s'appelait Marie-Aline. Je l'aimais comme un père aime sa fille. Douée par le ciel de très belles qualités, elle faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient. Ses manières aimables et polies savaient lui attirer l'estime d'un chacun. Elle aimait les soirées et les bals. Le plaisir qu'elle goûtait à la danse ne pouvait se définir. En effet, il était agréable pour plusieurs de la voir fôlâtrer, légère comme un papillon.

Souvent elle revenait de la danse, brisée par la fatigue. Sa mère souffrait de la voir ainsi. Et pourtant, la pauvre mère ! elle aurait dû lui refuser ces plaisirs dangereux, sans attendre que sa fille en fut la triste victime.

Un matin que la jeune fille s'était levée tard, brisée qu'elle était par ces longues veillées, elle trouva sur sa table de toilette une petite note, dont l'écriture lui était connue. Son père lui disait : " Ma fille, si vous aimez vos parents, vous cesserez d'aller à ces soirées qui ruinent votre santé et qui doivent tuer votre âme. Vous êtes chrétienne, obéissez à Dieu, obéissez à vos parents. La religion vous défend ces amusements, votre santé vous les défendra bientôt. Cessez donc tandis qu'il en est encore temps."

Pauvre père, il aurait dû être plus sévère : mais non, la faiblesse l'emporta sur le devoir.

Pendant quelques mois, les choses allèrent bien. La jeune fille, qui avait besoin de repos, demeura tranquille à la maison. Ses parents pensaient que c'en était fini avec ces plaisirs infâmes.

Un jour, Aline reçut une invitation. Devait-elle accepter ?... La tentation était forte. Elle devait revoir là d'anciennes connaissances et les plaisirs promis éblouissaient son cœur de jeune fille. Elle ne put résister. Elle demanda le consentement de ses parents. Ceux-ci auraient dû cette fois lui refuser. Mais, pauvres parents ! ils aimèrent trop leur fille selon le monde et ils ne l'aimaient pas assez selon Dieu et selon son véritable bien.

La permission fut accordée.

La soirée fut belle, je dirai même magnifique. Les lumières aux différentes couleurs étincelaient toutes brillantes. La musique entraînait et transportait dans un monde idéal. Tout était beau, féerique, comme on dirait bien, on dansa beaucoup et longtemps.

Ce soir-là, Marie-Aline, était la plus jolie du bal. Sa beauté pure attirait les regards. Comme elle dansait bien !...

Mais tout plaisir doit avoir sa fin. Les plaisirs du monde sont courts et quelquefois ils nous coûtent cher. Ce fut le cas pour mon amie Aline. Elle revint, sur le matin, harassée de fatigue. Elle se coucha avec une fièvre ardente.

Le lendemain, l'état de la jeune fille empira, et le médecin désespéra de la sauver.

Elle dut faire son sacrifice et dire adieu aux vaines joies du monde, pour s'en aller dormir sous la froide pierre.

Elle mourut victime de la danse et des soirées. En la perdant, j'ai perdu ma meilleure amie, l'espérance de ma vie.

Au jour des funérailles, des amis en pleurant suivirent le cortège funèbre. On récitait des prières sur son cercueil, puis on la conduisit à sa dernière demeure. Aline n'avait que vingt ans !

Pauvre jeune fille ! mourir si jeune ! au milieu des brillantes illusions de la vie !

Combien de victimes la danse n'a-t-elle pas faites ? Qui pourra jamais les compter ?...

Voilà pourquoi, je n'aime pas la danse !

ATHANASE FRANCEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

—Ah ! disait hier un médecin, en parlant d'un de ses malades, quel charmant client !... Depuis vingt-cinq ans que je le soigne, toujours moribond, mais ne mourant jamais !

**

L'avocat du témoin :

Vous prétendez que le cheval du défendeur est entré dans le champ de blé du plaignant ; mais avez-vous vu le cheval entrer dans le blé ?

Le témoin.—Je n'ai pas vu le cheval entrer dans le blé, mais j'ai vu le blé entrer dans le cheval.

**

On cause dans une société du talent qu'ont certaines personnes d'imiter les animaux.

Tout cela n'est rien, dit un Marseillais : j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq....

—Eh bien !

.... Le soleil se lève.

**

Petits riens du tout :

Mieux vaut s'occuper du salut de l'armée que de l'Armée du salut.

La plus dure de toutes les carrières, c'est assurément une carrière de marbre.

Les mormons, en somme, menaient une existence assez douce. Seul, le lac était Salé.

**

Première dame, (5 ans de mariage).—Enfin, est-il tout ce que vous espérez ?

Deuxième dame, (2 mois de mariage).—Oh ! tout, et plus encore.

Première dame.—Bon, doux ?

Deuxième dame.—Et élégant, charmant ; il parle comme un livre.

Première dame, (5 ans de mariage).—Allons, j'en suis heureuse : mais, s'il parle comme un livre, je crains que le roman ne change d'aspect avec le second volume.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 24 JANVIER 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

Peu de temps après, une femme grande, empâtée par l'âge, se montra, saluant Fédor avec beaucoup de froideur et de réserve, un salut calqué sur celui de son mari.

—Le comte Fédor Stroganof,—fit M. Chabrance en présentant le jeune homme.

Mme Chabrance s'inclina de nouveau après s'être assise.

Et son mari commença alors :

—Voici Monsieur qui a été reçu au château de Boursac, se trouvant égaré à la chasse. Et il vient nous apprendre que notre fille est torturée par son mari, martyrisée, séquestrée, qu'elle est la créature la plus malheureuse de l'univers, et qu'elle nous appelle à son secours pour la délivrer. Voilà !

Ce dernier mot claqua comme le bruit d'une porte que l'on ferme.

Mme Chabrance joignit les mains, leva ses yeux éteints vers la corniche et murmura tout bas quelques paroles.

—Je ne comprends pas,—dit-elle avec lenteur,—que monsieur ait consenti à se charger d'une pareille mission. Il n'a pas l'âge qu'il faut pour se faire le porte-paroles d'une toute jeune femme.

—Madame !...—fit le jeune homme hors de lui...

M. Chabrance étendit la main.

—Contenez vous,—dit-il,—nous voyons parfaitement combien le sujet vous tient au cœur ; mais par cette raison même, monsieur, vous comprendrez peut être ce qu'il y a d'irrégulier dans votre démarche.

—Que notre fille ne soit point heureuse,—reprit Mme Chabrance,—mon Dieu ! personne n'est heureux en ce monde, le premier devoir d'une femme est la résignation... elle doit obéir à son mari... Mais dans le cas présent, si elle est malheureuse autant qu'elle veut bien le dire, n'y a-t-il pas beaucoup de sa faute ?

Fédor sentait l'exaspération lui monter à la gorge... Ce qui lui restait de sang-froid allait certainement l'abandonner.

—Monsieur,—reprit M. Chabrance, de ce même débit lent, glacé, qu'il apportait dans cette conversation,—monsieur, vous pouvez penser que nous avons pris toutes nos précautions, toutes nos informations, avant de donner notre fille à M. Dementières.

Ce fut au tour de la chère dame.

—Notre gendre est un homme rangé, correct, économe, ce dont nous ne pouvons que le féliciter. Il aime énormément son chez lui, c'est un homme d'intérieur. Notre fille, qui, malgré tous nos efforts, a toujours eu des goûts très mondains, ne peut se résigner à mener la vie de campagne. Il faut cependant qu'elle s'y fasse, une femme doit suivre son mari.

M. Chabrance reprit encore :

—De cette divergence d'opinions, certains tiraillements doivent fatalement résulter.

Et Mme Chabrance insista :

—Nous avons été mis au courant de la situation par notre gendre.

—Et pour bien faire comprendre à notre fille qu'elle devait se plier aux volontés de son mari, nous avons momentanément interrompu nos relations avec elle.

—Nous avons décidé, toujours d'accord avec M. Dementières, de ne pas nous rendre à Boursac.

—Notre fille n'a donc qu'à s'en prendre à elle-même si elle ne nous voit pas.

Ils s'animaient, maintenant, ces deux fossiles, et ils se coupaient mutuellement la parole.

—Mme Dementières,—reprit M. Chabrance,—n'a qu'à se plier, à se résigner à la vie qui doit être la sienne.

—Son mari l'adore.

—Oui, il l'adore, peut être à sa manière, mais enfin il l'adore.

—Et il ne serait pas enchanté d'avoir épousé une femme pour la voir passer les soirées...

—Et les nuits ?

—Les épaules nues dans les bras de godelureaux riant et se moquant du mari...

—Non ! certes ! nous comprenons parfaitement tous les deux que ça ne soit point de son goût.

—Maintenant,—et quelque chose comme un froid sourire passa sur les lèvres froides de M. Chabrance,—maintenant, laissez moi vous dire, monsieur, combien je trouve étrange votre immixtion dans cette affaire.

Il porta la main à sa tête ; il avait vu passer une lueur dans les yeux de Fédor.

—Oh ! mes cheveux blancs me donnent le droit de vous parler ainsi.

—Mais monsieur,—fit le jeune homme.

—Laissez moi achever... P. u ou prou vous avez reçu l'hospitalité sous le toit de M. Dementières ; et c'est bien mal l'en remercier que de vous faire son accusateur.

Fédor fit appel à tout son courage et aussi à toute sa modération.

D'une voix que l'émotion et la colère contenues faisaient trembler, il expliqua ce qu'il avait vu, cette douleur tellement âpre qu'elle devait être le précurseur de la folie.

Rien n'y fit, rien ne put entamer ces deux cœurs ossifiés par leur égoïsme et les immuables règles, qui, d'après eux, devaient servir de cadre à toute existence.

Mme Chabrance finit par lui couper la parole d'un petit rire aigre, lui démontrant l'inutilité de tous ses efforts en lui disant :

—Vous plaidez admirablement la cause de Mme Dementières, mon cher monsieur, mais en vérité l'avocat est beaucoup trop élégant et beaucoup trop jeune.

Sur ces derniers mots, Fédor se leva :

—Vous vous trompez d'une manière absolue sur mes sentiments, madame ; je n'avais jamais entrevu Mme Dementières avant mon arrivée à Tueilay. Je ne l'aime pas. Je ne lui ai jamais ait la cour. Prenez l'engagement de lui venir en aide, de la délivrer de la tyrannie odieuse dont elle est la victime... Et moi, de mon côté, moi le comte Stroganof, je vous jure sur l'honneur que jamais je ne la reverrai de ma vie...

Fédor, ces derniers mots prononcés, attendit une réponse.

M. Chabrance demeura impassible ; mais ses lèvres de sa femme s'agitèrent.

Le jeune homme put croire pendant un court instant qu'il avait touché le cœur de la mère...

Mais non. Mme Chabrance, en réponse à l'engagement d'honneur de Fédor ; répondait simplement, à mi-voix :

—Serment d'amoureux !...

C'était à se briser la tête contre les murs, et cependant Fédor voulait sauver cette adorable Marcelle.

—Monsieur,—dit-il,—après s'être recueilli quelques instants, je vois que tout ce que je puis vous dire est inutile... Vous êtes bien décidé à ne point venir en aide à votre fille ?

Le même plissement de lèvres apparut sur le visage de M. et Mme Chabrance.

Tous deux trouvaient évidemment l'insistance de Fédor du plus mauvais goût.

—Je dois vous avertir, dès lors, que je considère de mon devoir d'avertir la police.

Une colère froide se lut sur le visage de M. Chabrance.

—Monsieur,—dit-il, d'un ton cassant,—je vous dirai à mon tour que je ne cède jamais ni à une pression, ni à une menace. Quand je tiens une courroie entre les mains, je la tourne jusqu'à ce que je la brise... M'avez vous compris ?... Prévenez la police, prévenez la justice... préve-

nez la terre entière, si bon vous semble. Ce sont là, vous le reconnaîtrez quand vous aurez réfléchi mon cher monsieur, ce sont là des enfantillages. Voulez vous me dire ce que fera la police dès le début de son enquête ?... Elle viendra tout naturellement nous trouver et nous l'éclairerons à la fois sur la situation et sur les motifs... peu avouables, qui vous conduisent à vous faire le défenseur de Mme Dementières... Oh ! pas de colère, monsieur !

Fédor épongeait de son mouchoir les gouttes de sueur que la rage lui faisait perler au front.

—Pas de fureur ! c'est parfaitement inutile... Nous avons la loi et le droit pour nous... C'est à dire, nous avons la force.

Tout en parlant, M. Chabrance se dirigeait vers la porte, qu'il ouvrit...

Ce geste équivalait au plus grossier des congés.

—J'ai fait mon devoir,—prononça tout haut Fédor, en saluant l'intraitable couple.

—Serviteur,—fit M. Chabrance en lui fermant la porte au nez.

Fédor descendit.

Il était navré.

Pour la première fois de sa vie, depuis qu'il était libre et maître de lui-même, il se sentait étreint par une véritable ang-isse.

Il regagna son coupé en se disant que ces gens, si renfermés dans leurs immuables principes, si aveuglés par leurs préjugés, étaient les plus forts, puisqu'ils avaient pour eux, comme ils le lui avaient bien dit, la loi, le droit, la force.

Tandis que le brougham l'importait, M. et Mme Chabrance, à l'une des fenêtres du salon, suivaient de l'œil son élégant attelage.

—Que vas tu faire, Alexandre ?—demanda Mme Chabrance.

—Ce que tu feras toi-même,—répliqua le mari sans sourciller, prévenir M. Dementières.

—Oui, tu as raison,—ajouta la vieille dame, implacable comme lui,—c'est ton devoir.

—Oh ! je le ferai avec précaution, je ne lui citerai personne... et je ne lui parlerai pas de M. Stroganof... mais il est de toute évidence qu'il doit prendre certaines précautions. Je ne connaissais pas ce jeune homme de vue, mais son nom a été souvent cité par les journaux. C'est un grand seigneur russe, colossalement riche, et qui éblouit Paris par ses fêtes, son luxe, et ces gens-là se croient tout permis...

—Quoi !... tu penserais ?...

—Ah ça !... mais tu ne l'as donc pas vu !...

Tu n'as pas remarqué sa véhémence !... Si l'on n'y mettait bon ordre, ce monsieur serait parfaitement capable de compromettre notre fille...

—Oh ! le misérable !...

—Tous ces beaux fils, la moustache en l'air, qui jettent de l'or par les fenêtres, ne font pas autre chose dans la vie.

—Le mieux, vois tu, c'est d'expédier un mot pressant à notre gendre. Il l'aura demain matin vers dix heures... A quatre heures de l'après-midi il sera ici.

M. Chabrance ne se trompait pas.

Vers quatre heures et demie de l'après-midi, le lendemain soir, un fiacre s'arrêtait devant la maison carrée de l'avenue Bosquet et M. Dementières en descendait.

Sa physionomie soucieuse, ses traits tirés, les points bilieux qui striaient ses yeux, disaient assez combien la lettre de son beau-père, quelque indifférente qu'elle pût être, lui avait mis l'esprit à l'envers.

M. et Mme Chabrance, l'attendaient dans le salon où nous avons vu introduire Fédor.

Après un cérémonieux salut, car entre ces êtres incapables d'une affection sérieuse, la politesse la plus glaciale existait encore :

Pourquoi m'avez-vous mandé, monsieur,—interrogea-t-il,—il se passe quelque chose d'extraordinaire ?

A vrai dire, depuis deux jours, tous les serpents de la plus féroce jalousie lui dévoraient le cœur.

Cette scène de quelques secondes qui s'était passée dans la cour du château de Boursac l'avait absolument bouleversé.

Jusqu'alors, pour ce qui était de sa conduite extérieure, il avait obtenu de la pauvre Marcelle une obéissance passive.

—Vous ferez ceci,—disait-il.

Et elle le faisait.

—Vous n'irez pas là.

Et elle s'abstenait.

—Vous ne sortirez qu'avec moi.

Et elle ne sortait qu'avec lui, en voiture fermée, alors que la présence de cet être odieux à ses côtés lui soulevait le cœur de dégoût et de mépris.

Emporté par sa passion féroce et par l'aveuglement qui conduit aux âmes les prédestinés, il avait défendu à Mme Dementières de paraître, soit au salon, soit dans la cour pour dire adieu à l'hôte inattendu.

Et voilà, que, pour la première fois peut-être, elle lui désobéissait ouvertement.

Les chevaux n'avaient pas franchi la grille pleine, les barres n'étaient replacées, qu'il s'élançait sur elle en lui disant de cette voix enrouée à laquelle, maintenant, elle était faite :

—Madame... que signifie ?...

Elle passa devant lui, dédaigneuse, impassible...

Que lui importait maintenant ! Elle avait la force et la patience de subir ses grossièretés et ses injures, la divine espérance n'était-elle pas entrée dans son cœur !...

Fédor, en s'inclinant devant elle, ne lui avait-il pas murmuré :

—Je ferai tout...

Et il ne mentirait pas...

La loyauté de son œil clair en était un sûr garant.

Injures, menaces, elle avait tout supporté sans sourciller, car M. Dementières avait été jusqu'à la prendre par le bras, jusqu'à lui tordre le poignet, en lui demandant le motif de sa sortie sur le perron.

Rien !... Rien !...

La douleur lui avait mené aux joues une légère rougeur, elle n'avait même pas pris la peine de lui dire, ainsi qu'elle le faisait quelquefois, lorsque le misérable se laissait aller à des brutalités par trop violentes.

—Monsieur, vous me faites mal !...

Et il avait dû la laisser à elle-même.

Il avait sifflé ses chiens et était sorti, tandis que ces mors, qui lui martelaient le crâne, lui revenaient sans cesse aux lèvres :

—Il y a quelque chose... Il y a certainement quelque chose.

—Quoi ?...

La pensée que la jeune femme avait osé écrire à Fédor ne lui vint même pas à l'esprit.

Il ne pouvait croire à une telle impudence, à une telle révolte.

Alors quoi ?...

Et la lettre de M. Chabrance, qui n'écrivait pas trois fois par an à son gendre, était venue juste à point pour confirmer ses soupçons...

Et il répétait, en regardant alternativement son beau père et sa belle mère :

—Que se passe-t-il ? Il y a quelque chose d'extraordinaire ?... Vous avez appris ?...

Mme Chabrance détournait les yeux.

Son mari secouait lentement la tête.

Il n'y avait rien.

—Ils me mentent, c'est sûr,—gronda-t-il—Prendraient-ils maintenant son parti ? Voudraient-ils, eux aussi, me tromper et me trahir ?...

Et il darrait sur eux des regards inquiétifs où brillaient les éclairs d'une passion farouche.

—Il n'y a rien,—répéta avec autorité M. Chabrance.—Et cependant, je ne vous cacherai pas, mon cher monsieur, que nous sommes quelque peu inquiets de notre fille.

—Tous les quinze jours je vous donne de ses nouvelles.

—Je ne vous blâme pas, je vous remercie de la peine que vous voulez bien prendre... mais enfin, nous nous sommes dit, sa mère et moi, que seule au fond de cette triste campagne...

M. Dementières ricana aigrement.

—Vous aussi... vous allez la plaindre !... mais elle a son chez elle... sa maison... Il y a des millions de femmes qui vivent comme elle... En quoi est-elle malheureuse ?...

—Ne vous alarmez pas... ne vous fâchez pas, surtout. Vous savez bien que notre intention n'est pas de vous être désagréable. Mais enfin, si nous vous avons prié de vous rendre auprès de

nous... c'est que nous avons nos raisons pour cela... Oui... nous avons pensé... qu'un petit voyage... vous ferait le plus grand bien à tous les deux...

—Un voyage !...

Il ne répondit pas : "Vous êtes fous !"

Mais M. et Mme Chabrance comprirent bien qu'il l'avait sur le bout de la langue.

Maintenant il secouait énergiquement la tête en répétant :

—Un voyage !... Jamais de la vie !... Jamais de la vie ! Pourquoi diable voulez-vous que je voyage ?

—Je vais vous donner un bon conseil,—insista M. Chabrance,—l'oisiveté et l'ennui sont de mauvais conseillers pour une jeune femme.

Désespérément il s'agita sur sa chaise.

—Vous avez bien tort de jouer au plus fin avec moi,—dit-il.—Il y a quelque chose. Vous me le cachez, mais je finirai bien par le savoir.

—Voyons, mon gendre... Voyons ! Calmez-vous. Rien de sérieux !... Je vous dis qu'il n'y a rien de sérieux... Je vous l'affirme sur l'honneur... La !... êtes-vous tranquille ?

—Vous croyez ça... vous !—fit-il brutalement. Non ! je ne suis pas tranquille et je ne le serai jamais avec la femme que j'ai épousée... Parce que...

Et alors il mit à nu la plaie de son cœur :

—Parce qu'elle ne m'aime pas, qu'elle ne m'a jamais aimé... et qu'elle ne m'aimera jamais...

M. Chabrance ouvrit les bras ayant l'air de dire :

—Ça, nous n'y pouvons rien.

Quant à la belle mère, elle reprit sentencieusement :

—Mon gendre, ma fille a pour vous du respect et une amitié sincère, j'en suis sûre... Vous ne vous attendiez pas, je suppose, à voir en elle une créature passionnée, et follement éperdue de vous. Ces brasiers là ne durent pas... Elle a pour vous, je le répète, de l'estime et du respect, cela doit vous suffire.

Cette fois, M. Dementières se permit carrément un haussement d'épaules, et ses lèvres murmurèrent tout bas un : — "Vieille folle !" que Mme Chabrance, fort heureusement, n'entendit pas.

Peu importait à la chère dame, d'ailleurs.

Elle avait dit ce qu'elle avait sur le cœur, et, comme Titus, elle n'avait pas perdu sa journée.

—Vous dinerez avec nous,—fit-elle,—en prenant son air le plus aimable.

M. Dementières la remercia.

Il avait de nombreuses courses à faire, et il allait naturellement profiter de son court séjour à Paris, car il repartirait par le premier train du lendemain matin.

Sans doute, ses précautions étaient prises.

Pendant son absence, personne ne mettrait le pied hors du château...

Néanmoins, le pavé de Paris le brûlait.

—Dans tous les cas,—fit encore Mme Chabrance,—votre chambre est prête, elle vous attend... car, bien certainement, vous ne descendrez pas à l'hôtel.

—Certainement,—dit-il—je rentrerai, je reviendrai ici, je ne sais seulement pas à quelle heure.

—Tout à votre guise.

Et sur ces derniers mots, M. Dementières prit congé de ses beaux-parents.

Où allait-il en quittant la maison de M. Chabrance ?...

Il n'en savait rien lui-même.

Il ressentait un inéluctable besoin de donner du mouvement aux soupçons qui lui mordaient le cœur.

—Fédor Stroganof !—murmura-t-il,—et répétait-il avec une rage toujours croissante.

Car l'image du jeune homme passait et repassait sans cesse devant ses yeux.

Tout comme M. Chabrance, il avait souvent lu dans les journaux le nom du comte Stroganof.

Mais, où habitait-il ?...

Le quartier des Champs Elysées. C'était certain... mais bien vague.

Au Jockey Club, car il devait en être, ce beau fils.

Et quelques minutes plus tard, effectivement, M. Dementières savait l'adresse de l'hôtel de l'avenue de Wagram.

Quel était son plan, maintenant qu'il avait obtenu ce renseignement ?

En vérité, il ne savait trop ; toujours est-il que le fiacre descendit à une courte distance de l'hôtel et qu'il se planta devant la porte de ce palais somptueux.

L'hôtel ne présentait aucune animation, la porte en demeurait obstinément fermée.

Et cependant il restait là, toujours là, maintenu à cette place par une attraction invincible.

On eût dit qu'il s'attenuait à tout instant à voir Marcelle franchir cette grande porte en chêne sculpté.

De longues heures s'écoulaient.

Les sergents de ville avaient fini par venir rôder autour de lui.

La nuit s'était faite, et l'hôtel restait toujours obstinément fermé.

—Il va arriver,—murmurait M. Dementières.—Je le verrai rentrer...

Une autre pensée lui venait à l'esprit.

Il avait été refoué avec perte par un des grognons du comte.

Mais tous ne lui étaient pas dévoués, tous ne l'aimaient pas.

L'un d'eux, certainement, se laisserait bien corrompe.

Mais la mauvaise chance s'en mêlait ; les domestiques ne sortaient pas...

Nulla lumière ne s'allumait aux fenêtres de l'hôtel, par conséquent le comte Fédor Stroganof était sorti.

Vers minuit, un domestique, vêtu comme un homme d'écurie, doubla le coin d'une rue voisine et se dirigea vers la porte cochère en sifflant.

Il marchait lentement.

M. Dementières s'approcha de lui.

Et au moment où il allait mettre la main sur le bouton de la porte :

—Mon ami,—lui dit-il,—voulez-vous gagner vingt francs ?

—Tiens ! c'est bêtise,—répliqua le drôle qui n'était autre que "monsieur Firmin",—on veut toujours bien gagner vingt francs... Seulement... voilà... il est un peu tard... et je voudrais savoir vite ce qu'il faut faire pour gagner vos vingt balles.

—Oh ! peu de chose, bien peu de chose... C'est l'hôtel du comte Stroganof, n'est-ce pas ?

—Oui, je suis au service du comte Fédor Stroganof... Mais vous ne m'offrez pas vingt francs pour me faire vous dire cela ?...

M. Dementières n'avancait que très lentement, avec beaucoup de crainte. Son échec auprès du brave Tim l'avait rendu méfiant.

Il se décida à employer les grands arguments :

—Oh !—dit-il,—d'un ton négligent, si vous voulez être bon garçon, je crois que, après ce premier louis, vous pourriez en gagner bien d'autres.

Firmin dressa l'oreille.

Tiens ! tiens ! tiens !—murmura-t-il.

Puis tout haut :

—Mais encore une fois, je ne demande pas mieux que de gagner beaucoup de louis, du moment que vous ne me demanderez pas pour cela de dévisser la colonne...

—Mon ami,—et M. Dementières versa dans la main tendue du laquais, un premier louis d'acompte,—mon ami, je désirerais être tenu au courant de ce que peut faire votre maître... Comme vous le voyez, c'est tout ce qu'il y a de plus simple.

—Vous déirez que je le moucharde,—répliqua cyniquement Firmin,—oh ! alors, vous devez comprendre que ce sera très cher, et que, si vous voulez en avoir pour votre argent, il faudra abouler pas mal de picaillons, car vous n'avez pas la prétention de me faire trahir... à l'œil... un aussi bon maître que le mien.

—Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, je vous le promets.

Et un second louis suivit le chemin du premier. Bien qu'avare, bien que rapace, M. Dementières était décidé à tous les sacrifices.

—Ob !—fit Firmin en riant,—si vous continuez de ce train-là, je vous dirai tout ce que vous désirez savoir.

—J'habite la campagne,—reprit encore M. Dementières,—et j'ai des raisons pour être informé lorsque votre maître s'absente de Paris.

Firmin poussa une exclamation de surprise.
— Mon bourgeois, vous allez tout de suite en avoir pour votre argent.

— Ah ! faites vite.
— Le comte Stroganof est parti ce matin pour la campagne.

Une exclamation de rage furieuse s'échappa de la gorge contractée de M. Dementières.

— Où est-il allé ?... le savez-vous ?... Mais parlez donc !

Ces paroles, d'autres encore, incohérentes, se suivirent pêle mèle.

— La ! calmez-vous ! Puisque je vous dis que vous ne serez pas floué.

— Mais parlez donc !... Vous êtes sûr qu'il est reparti ?...

— Tiens, puisque c'est moi qui ai ramené la voiture qui l'a conduit à la gare.

— Quelle gare ?...

— La gare d'Orléans....

— Malédiction !

Et M. Dementières porta les mains à son front, comme si celui-ci allait éclater.

— Il est parti seul ?

— Non, Tim, un groom anglais qui lui est très attaché, l'accompagnait.

— Et où allait-il ?

— D'où nous venons, sans doute.... de chez le duc de Treycourt.... où M. le comte doit chasser encore.

Firmin parut réfléchir.

— Une chose m'étonne cependant ; c'est que M. le comte qui n'aime pas se servir des chevaux des autres, n'ait pas emmené une partie de son écurie.

— Alors il ne va pas chasser ?...

— Cela, je n'en sais rien.

— Je suis joué, — gronda M. Dementières, s'arrachant les cheveux, tapant du pied, en proie à une véritable folie. — Ces deux misérables sont ensemble à l'heure qu'il est....

— Il faut courir.

— Je ne sais pas ce que vous avez, — fit le groom, mais faut vous calmer....

— Je vais partir....

— Il n'y a plus de train à cette heure-ci.

M. Dementières regarda sa montre.

Elle marquait le quart après minuit.

— Oh ! les infâmes !... les infâmes !... je les tuerais !...

Firmin suivait d'un œil curieux cette démente féroce, et il pensait qu'il y avait là une riche mine à exploiter.

— Enfin, si vous retournez de ce côté, vous ne pouvez pas partir avant demain matin.

— Vous allez me donner votre nom, mon ami.

— Firmin, troisième cocher chez M. le comte Stroganof, avenue de Wagram. Ce n'est pas plus malin que cela.

— Et je vous écrirai, afin de me tenir au courant.

— Je serai toujours à votre disposition, monsieur. Monsieur ?...

— Dementières.... je vous donnerai mon adresse exacte.

Et M. Dementières s'éloigna en titubant comme un homme ivre.

— Ha, bien ! — fit Firmin, en sonnant à la porte massive de l'hôtel, — ça lui tient rudement dans la moelle, sa jalousie !...

Firmin n'avait point menti à M. Dementières.

En quittant M. Chabrance, en proie à une émotion poignante, Fédor avait essayé vainement de sortir de l'impasse au fond de laquelle il se trouvait acculé.

— Ces gens à principes, — se disait-il, emporté par la grande allure de ses trotteurs, — ces gens à prétendus principes ont un article du code à la place du cœur : " La femme doit obéissance à son mari." Ils ne sortent pas de là. Le mari est un misérable, un maniaque, un fou.... peu importe. La femme doit obéissance !... Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir supprimé l'esclavage.... Il est évident que ni la police, ni la justice ne consentiront à m'écouter.... Elles s'obstineront, tout comme le couple Chabrance, à voir en moi un amoureux.

Il baissa la glace du coupé : il étouffait.

— Quel parti prendre ?... J'ai promis à cette malheureuse créature de faire tout au monde pour l'arracher à son martyre.... Tout au monde !...

— Alors, comme un honnête homme n'a qu'une parole, il est de mon devoir de la sauver.... Je ne dois pas agir autrement....

Il se mit à réfléchir profondément.

Et en un instant son parti fut pris.

C'était un homme d'action. Il ignorait les hésitations et la crainte :

— Allons, dit-il, le sort en est jeté.

Et toute la soirée, il la passa à faire ses préparatifs.

Tout d'abord, ses précautions devaient être prises pour pouvoir séjourner dans le pays incognito.

Il irait s'installer à l'auberge d'Allogny.... mais pour séjourner un certain temps, il fallait un prétexte.

Sans chercher bien loin il le trouva.

Et le lendemain matin, vers midi, deux jeunes gens vêtus de blouses à plis, les jambes emprisonnées dans des guêtres, coiffés tous deux de vastes chapeaux de feutre qui leur dissimulaient le visage, sortaient de l'auberge d'Allogny où ils venaient de terminer un frugal déjeuner.

Ils portaient en bandoulière un pinchard, une boîte à couleurs, un siège.

C'étaient deux peintres, amoureux de la nature, et qui venaient au milieu de ces contrées sauvages, prendre des études des sites printaniers.

Au vrai, c'était le comte Fédor Stroganof et son fidèle Tim, appelé à jouer forcément son rôle dans le drame qui allait s'engager.

Dans le train, où Fédor avait fait monter son serviteur à côté de lui dans un compartiment de première retenu pour eux seuls, ils avaient eu ensemble un entretien, qui, pour ne pas être de longue durée, n'en avait pas moins été décisif.

— Tim, — avait dit le comte au moment où le train s'était mis en marche, — j'ai besoin de toi.

— Je suis, je serai toujours à vos ordres, — avait répliqué Tim Pick-Wood, qui depuis la veille avait suivi toutes les instructions de son maître, quelque bizarres qu'elles pussent lui paraître, sans se permettre la plus légère observation.

— J'ai besoin de toi et de ton absolue discrétion.

Les yeux clairs de Tim regardèrent fixement son maître.

Ils avaient l'air de demander :

— Est-ce que jamais j'ai été indiscret ?

— Oui, je sais que tu m'aimes bien.... mais c'est que.... il peut y avoir de sérieux dangers à courir.

— Je ne suis pas un poltron, Votre Honneur ! Et partout où vous irez, je vous suivrai ; vous n'avez pas à vous inquiéter de Tim Pick-Wood.

— Bien, Tim.... Alors, nous allons nous déguiser en peintres.... et tu feras comme moi, tu feras semblant de faire de la peinture.

A Theillay, le chemin de fer avait débarqué à l'adresse de M. Noris, un buggy, en bois noir verni, une petite voiture grossière commune, qui pouvait sillonner toutes les lignes de la forêt, toutes les traverses de la contrée sans attirer l'attention.

D'un wagon-écurie était sorti un poney gris de fer, à tous crins, qui, pour tous autres yeux que ceux d'un fin connaisseur, pouvait passer pour un biquaillon de paysan.

Et le poney, attelé à la petite voiture, avait amené vivement nos deux peintres improvisés jusqu'à l'auberge d'Allogny où ils s'étaient installés.

On le voit, Fédor Stroganof avait agi avec une rapidité vertigineuse.

D'autre part, il s'était fait servir d'une façon magique....

Mais quel talisman que le billet de banque lorsqu'il faut se multiplier à l'infini !...

Comment Fédor allait-il arriver jusqu'auprès de Mme Dementières ?...

Il n'en savait rien encore.

A tout hasard, il avait préparé une longue lettre dans laquelle il lui expliquait la pénible scène qui avait eu lieu chez M. et Mme Chabrance.

Marcelle ne devait en aucune manière compter sur ses parents circonvenus par son bourreau.

Quant à lui, Fédor, il se tenait à sa disposition. Il lui avait promis son appui. Il ne manquait pas à sa parole.

Il lui rendrait la liberté.

Il la conduirait, une fois délivrée, dans l'endroit qu'elle lui indiquerait.

Enfin, il faisait serment de ne point l'abandonner tant qu'il aurait soufflé.

A suivre

UNE CHANCE RARE

Québec 9 janvier 1891

Dr Ed Morin & Cie,
Pharmaciens.

Messieurs,

Il y a quelques mois j'eus la chance de lire votre annonce dans *La Justice*. Je m'empressai de faire l'essai de votre *Vin à la Créosote de Hêtre*, qui y était très recommandé contre la Bronchite et autres maladies des poumons.

J'étais malade d'une Bronchite depuis longtemps ; après avoir pris quelques doses de ce remède, je me sentis très bien.

En toute sincérité je puis recommander votre *Vin à la Créosote de Hêtre*, dans les cas semblables au mien.

Dme ANT. LANGLOIS.

UNE SERIE DE GUÉRISONS

Nicolet 29 septembre 1890

Dr Ed Morin & Cie.

Messieurs,

C'est avec plaisir que je vous autorise à mettre mon nom au bas d'un certificat comme ayant été radicalement guéri d'une bronchite par l'usage du *Vin à la Créosote de Hêtre*.

Je crois que rien n'égalé ce remède pour la promptitude de son efficacité, en conséquence je ne peux jamais trop le recommander.

Votre obs. servt.

C. BOURK.

Marchand.

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consomption, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivies de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonsville, Vt., écrit : " Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit : " Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$6.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoliti les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**GRANDE VENTE DU
Mois de Janvier!**

Nouvelles réductions dans le département des articles de fantaisie. Les prix ci-dessus ne peuvent être égalés ni même approchés, en prenant en considération la haute qualité de marchandises que nous offrons au public.

MOUCHOIRS! MOUCHOIRS!
Mouchoirs blancs pour dames, vendus 3c. chaque
Mouchoirs blancs pour dames, vendus 5c. chaque
Mouchoirs blancs pour dames, vendus 6c., 7c. et 9c. chaque

LISEZ 1¹/₂ C LISEZ
Mouchoirs en couleur pour enfants, vendus 1 1/2 c. chaque

UN CENTIN ET DEMIE
Mouchoirs de couleur pour enfants, vendus 3c. et 4c. chaque
Mouchoirs de couleur pour dames, vendus 7c., 10c. et 13c. chaque.

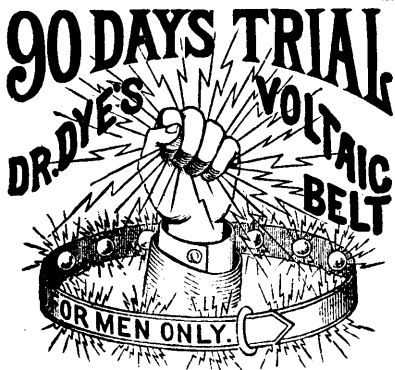
BOUTONS 2^c BOUTONS
Un lot considérable de boutons (toutes nuances), vendus au prix ridicule de deux (2) centimes la douzaine.

NE MANQUEZ PAS!
Ne manquez pas d'assister à la grande vente de rubans durant ce mois.

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

J. N. LAPRES
PHOTO RAPHE
208, RUE ST-DENIS
Ci-devant de la maison W. Notman & Fils

Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier



And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial
TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. The BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en rose, chansonnette, Ch. Pourny 25c; La Créole, valse, F. Fore, 60c; Love golden dream, valse, Tho Bonheur, 75c; Fiorine valse, C. Lowthian, 60c; Rustic, danse, Cr. Howell, 40c; Mazurka élégant, G. Bachmann, 35c.

MUSIQUE A BON MARCHÉ

Je t'aime, valse, I love thee, Waldtenfel, 20c; Dans les Sierras, mazurka, Lacasette 25c; Land of the fearies, pays des fées, Berntheisel, 25c; Frivolité, polka, Lacasette, 20c; Chatelaine, valse, Leduc, 10c; Canari, valse, C. F. Escher, 10c; Soupir des fleurs, polka, Strauss, 10c; Silvery echoes, rêverie, C. D. Blake, 10c; General Grant's March, E. Mack, 10c.

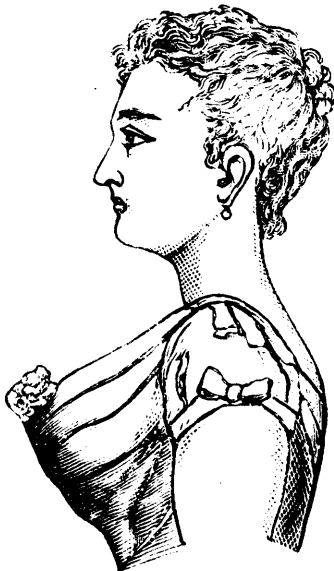
11 cents par la poste pour les morceaux de 10 cts.
Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhé-

rentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. an retarder elle se procura le remède in affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend e partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

**GUERISON PROMPTE
DES
RHUMES ET DES BRONCHITES
PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.**
N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*
En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



POITRINE PARFAITE

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE!

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faibleses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluxions blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'Amalgissements et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.
C'est le rénovateur souverain.
C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des junctures, qu'il exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris:

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entrepreneur chimiste parisien a tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode le parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres."

LES POUDRES ORIENTALES son breveté s pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Cie des Poudres Orientales.*

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées *franc de port* et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales
BOITE POSTE 694, MONTREAL.

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

Colonne Carsley

SUCCESS! SUCCESS!

**MANTEAUX EN DRAP POUR DAMES
GRANDEMENT REDUITS**

Ancien prix.		Prix réduits.
\$ 8.60	Manteaux en drap noir	\$ 5.16
\$10.00	Manteaux en drap noir	\$ 6.00
\$10.85	Manteaux en drap noir	\$ 6.51
\$11.35	Manteaux en drap noir	\$ 6.81
\$13.10	Manteaux en drap noir	\$ 7.86
\$14.00	Manteaux en drap noir	\$ 8.40
\$15.00	Manteaux en drap noir	\$ 9.00
\$15.60	Mantilles de fantaisie en drap.....	\$ 9.36
\$16.85	Mantilles de fantaisie en drap.....	\$10.11
\$17.50	Mantilles de fantaisie en drap.....	\$10.50
\$18.75	Mantilles de fantaisie en drap.....	\$11.25
\$19.55	Mantilles de fantaisie en drap.....	\$11.61
\$20.60	Mantilles de fantaisie en drap.....	\$12.36
\$22.50	Dolmans garnis en fourrures pour.....	\$13.50
\$26.50	Dolmans garnis en fourrures pour.....	\$15.90
\$23.00	Dolmans garnis en fourrures pour.....	\$16.80

Les articles ci-dessus sont faits des meilleures étoffes, garnis à la dernière mode.

S. CARSLY.
Rue Notre-Dame

VENTE A BON MARCHÉ DE JANVIER

Les Bargains spéciaux en Gants de Kid nous ont tenus très occupés, le comptoir étant encombré tous les jours.

Nos gants de kid noirs et de couleur à 95c valent ceux qui se vendent ordinairement \$1.35 la paire.

AUTRE LIGNE SPECIALE

Gants et mitaines en kid pour dames à 60c la paire. Prix ordinaires, \$1.25 et \$1.50 la paire.

S. CARSLY.
Rue Notre-Dame

COUPONS DE PRELARTS!

COUPONS DE LINOLEUMS

Un lot de coupons, de prélaris et indiennes anglaises qu'il faut vendre ce mois-ci.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages

EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1882, 1884, 1886, 1888, 1890, 1892, 1894, 1896, 1898, 1900

PIANOS! PIANOS!

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelsohn Pianos & Co. de Toron
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., e un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour avoir ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.

Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabricues connues

Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE
Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule
Haute-Ville Québec.

VENTE SPECIALE

PIANOS DROITS ET CARRÉS

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves bois de rose avec deux moulures, pattes sculptées.
- \$260 SCHWELTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures, pattes sculptées.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose

LAURENT, LAFORCE & BOUDREAU
1637, rue Notre-Dame, Montréal

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)
64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par M.M. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque - Ottawa. La table est des mieux servies. Primurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cets A \$1.50

15 ST-LAURENT

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sommités médicales françaises. Dépôt chez

ALFRED CHOUILLOU

9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

Le remède de Pico pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 50 cents. E. T. Massonne, Warren, Pa., E. U. de l'A.

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces Pour PORT HURON, DETROIT CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; et tant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Billeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT - JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOTRE - DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LOTION PERSIENNE



TRADE-MARK

Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau. La LOTION PERSIENNE est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable REMÈDE pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est brunie par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.
Hôtel du Canada Louis Fargue
Maison de première classe,
162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK!
Hôtel Lantelme
Union square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE
Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC
CHAUSSURES
J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop
29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGU
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

Librairie-Papeterie, Bert & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 118, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL
HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal

Librairie française
2524, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

EXCELLENTS POTAGES.



En boîte et bouteilles, tous préparés, prêts à servir.—Con omme: Julienne, printanier, bouillon, volaille, etc., etc. Petits pâtés de gibier truffés. En boîte de demi-livre Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique, etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie., 199, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiceries du Canada. Échantillons envoyés franco contre 5c pour soupe et 25c pour pâtés, envoyés en timbres-postes.



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de tous les grands usages Moutarde Française, Glycerine Colle forte, Huile d'olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie
10, rue de Bresoles
Montréal

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris (France).

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Edouard

J. E. Emly

Commissaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers agréés par l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanauz, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, 17 FEVRIER 1891

PRIX CAPITAL - - - \$30,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
1,134 prix se montant à.....	\$1,054,800

PRIX DES BILLES:

Billet complet, \$20; Demis \$10;
Quarts \$5; Dixièmes \$2;
Vingtièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYER TOUT ARGENT PAR L'EXPRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.

S'adresser à M. PAUL CONRAD,
New-Orleans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la Constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la Constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la Constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892 amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

HUITIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 11 FÉVRIER 1891

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
51, rue St-Jacques, Montréal, Canada

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Jacques

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICINAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 centes). ALFRED LIMONIER, Saint-Eustache, P. Q.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

- Ottawa, 7.50 a.m., +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
- Boston, Portland, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
- Toronto —*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
- Détroit, Chicago, etc., +*8.45 p.m.
- St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.
- St-Anne, Vaudreuil, etc., *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
- St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. +*7.45 p.m.
- Winchester, *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
- Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +*8.15 p.m.
- Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:

- Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
- Trois Rivières, *8.25 a.m., *3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et *10. p.m.
- Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
- Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
- Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
- St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.
- Ste-Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p.m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3,15 p.m. Marrieville, St-Césaire, 5.00 p.m. Sam. inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. *Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

NOËL ! JOUR DE L'AN !

GRANDE VENTE DE

Marchandises pour les Fêtes. — Prix d'occasion. — 30 pour cent d'Economie! — Profitez-en!!

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

29348



LE
Johnston's Fluid Beef
est l'essence même de la vigueur. Il donne la force, rend robuste et vigoureux.

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures— Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

CHAUSSÉ & MESNARD
ARCHITECTES.
No 77, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL.

J. Almé CHAUSSÉ
E. MESNARD.

TRAVAIL EN 90 JOURS
2545

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,025,192.58
Sécurité pour les assurés..... 1,637,200.41

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.
Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES. SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUÉRIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE.

DE GEO TUCKER NA PAS ARRAPANO DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

DE GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5:000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES NE POT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 1 A 2 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

ECOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine. E. LEFEUNTIN, Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montreal

Demandez le Pond's Exact. Evitez les Imitations



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamais.

POUR

- Tous les Maux
- Hémorroïdes
- Contusions
- Catarrhes
- Blessures
- Douleurs
- Brûlures
- Toilette
- Intime
- ET LA Grippe

SERVEZ-VOUS DE

POND'S EXTRACT

Il guérit les

- Engelures
 - Enrouements
 - Rhumatismes
 - Maux d'Yeux
 - Hémorragies
 - Inflammations
 - Maux de Gorge
- Préparé seulement par la POND'S EXTRACT CO. 76 Fifth Avenue New York

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT POINT UN médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, guérissent les troubles de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, guérissent les troubles de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vie à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50 cts la boîte), s'adressant, THE DR. WILLIAMS' MED. CO., Brockton, Mass., U.S.A.